

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**Histoire De Miss Jenny, Ecrite & envoyée par elle à Milady,
Comtesse De Roscomond, Ambassadrice d'Angleterre à la
Cour de Danemarck**

Riccoboni, ...

Paris, 1764

Histoire De Miss Jenny

urn:nbn:de:gbv:45:1-2305



HISTOIRE

DE

MISS JENNY,

Ecritte & envoyée par elle à MILADY, Comtesse DE ROSCOMOND, Ambassadrice d'Angleterre à la Cour de Danemarck.

LA situation riante de cette maison, me rappella les jardins de Milord Clare, & la différence que si peu de temps venoit de mettre dans mon sort. Cependant la pureté de l'air, la beauté des promenades, les soins tendres & attentifs de Mistris Hammon, modérerent un peu mon affliction.

Partie II.

A



Les chagrins embarrassants que nous cause l'indigence, n'ont pas les traits aigus dont le cœur est continuellement blessé par les peines que le sentiment lui fait souffrir. Le cruel appesantissement de ces peines tient sans cesse l'ame opprimée, & détruit en elle toute espece de sensibilité: mais l'inquiete idée de la mauvaise fortune s'éloigne quelquefois de l'esprit, laisse goûter des plaisirs momentanés, & ne rend point incapable de se livrer à la dissipation que le hazard ou le soin d'un ami présente.

Trois semaines se passerent à agiter entre nous les moyens d'apprendre à Milord, sans l'irriter, la destinée de sa fille, & mon existence. Je rejettois absolument ceux qui exposoient Mistrifs Hammon à perdre sa bienveillance, je ne voulois point me préparer un reproche. De tous les malheurs, celui d'avoir causé la ruine d'un obligant ami, est le seul dont le

temps n'adoucit jamais l'amertume.

Aucun parti ne fixoit encore nos idées, quand Milord nous surprit en devançant de beaucoup le temps où il étoit attendu. Le hazard me plaça sur son passage, sans qu'il me fût possible d'éviter sa rencontre. Je le saluai; ma figure assez distinguée le frappa. Il s'inclina profondément, s'arrêta pour me laisser passer, me suivit des yeux, demanda ensuite à qui j'appartenois, & comment je me trouvois chez lui.

Sans trop s'éloigner de la vérité, Misfris Hammon satisfit sa curiosité. Miss Jenny Glanville est une jeune orpheline, Milord, lui dit-elle, élevée dans l'abondance, dans la certitude d'une fortune honnête, réduite à présent, par l'imprudence de son Tuteur, à chercher une protection étrangère, à se trouver heureuse si ses talents, son esprit, & les graces de sa personne lui procurent l'appui d'une

A ij



femme titrée, ou d'une bourgeoise opulente, qui daigne la recevoir dans sa maison en qualité d'humble amie; triste ressource pour une fille dont la naissance est noble, & qui possédoit, il y a trois mois, plus de vingt mille livres sterlings. Elle ajouta à ces détails tout ce qu'elle crut capable d'exciter en lui le desir de me connoître, & l'envie de m'obliger. Milord accoutumé à la voir s'intéresser à tous ceux qui lui sembloient mériter de la compassion, ne fut pas surpris de la chaleur de ses expressions. Il l'approuva de m'avoir donné un asyle, loua la bonté de son cœur, lui permit de me garder près d'elle, souhaita que l'on pût me trouver une place convenable, me plaignit, & changea de discours.

Il se passa un peu de temps sans que l'occasion de voir Milord se présentât. Un soir il entra dans une salle basse où j'étois avec Mistrifs Hammon. Il l'appella, lui donna

quelques ordres. Ses yeux se tournant vers moi, je le saluai respectueusement. Une légère inclination de tête fut tout ce qu'il crut devoir à une fille, dont la naissance, quoique noble, n'étoit point accompagnée des avantages brillants qui attirent de la considération dans le monde.

La différence marquée de cette révérence me frappa ; elle me fit éprouver une sorte de mortification que la fierté seule n'excitoit pas. Je me sentis touchée. Le peu d'attention de Milord pour ma présence m'affligeant trop, je m'approchai insensiblement d'une porte opposée à celle où il se tenoit, & sortis de la salle. Misfrifs Hammon, dit-il, assez haut, je serois fâché de gêner votre jeune amie, rappelez-la, je vais vous laisser. Elle obéit, mais je ne répondis point, & me hâtai de gagner une allée du jardin où j'allai répandre des pleurs, sans pouvoir me rendre compte, en ce



moment, du sentiment qui me les arrachoit.

Mistrifs Hammon saisit cette occasion de parler encore de moi à Milord. Elle lui fit une peinture touchante de ma situation, lui vanta mes talents. Elle s'efforçoit de lui inspirer au moins le desir de s'en amuser. Il aimoit passionnément la musique, & je la savois assez bien. Il l'écouta sans paroître fatigué de ses discours, mais sans montrer qu'ils lui fissent impression, & la quitta bientôt en répétant, rappelez-la, je ne veux point la gêner.

Deux jours après cet entretien, Milord demanda un matin à Mistrifs Hammon si elle ne pourroit pas lui procurer le plaisir de m'entendre jouer du Claveffin & chanter quelques airs. Cette femme transportée de joye, accourut à moi. Il veut vous voir, Mifs, s'écria-t-elle, il veut vous entendre; le Ciel sans doute a mis ce desir

dans son cœur. Ne rougissez point de montrer de la complaisance pour Milord. Employez votre esprit à lui plaire, vos talents à l'amuser, devenez lui nécessaire; qu'il souhaite, s'il se peut, de ne jamais vous perdre de vue. Chere Miss, cet instant va peut-être décider du bonheur de vos jours.

Il étoit inutile de m'exciter à montrer de la déférence à Milord Alderson; sa vue m'avoit émue puissamment. La physionomie noble & majestueuse de ce Seigneur, l'air vénérable que l'âge donnoit à des traits dont la beauté se faisoit admirer encore; la douceur de lever les yeux pour la première fois sur une personne à laquelle le sang me lioit, dispensée par la Loi de me protéger, mais engagée par la nature à me plaindre, à m'aimer, à me secourir; mille sentiments réunis m'affectoient à son aspect, & préparoient mon cœur à respecter & à chérir le pere de Lady Sara.

A iv



Conduite par Mistrifs Hammon, j'entrai dans le fallon ou Milord m'attendoit. Il me reçut avec politesse. Après une courte apologie sur l'envie de m'entendre, & la peine que j'allois prendre pour la satisfaire, il me pria de m'asseoir au Claveffin. J'obéis. Tant que j'exécutai des pieces, Milord parut surpris de la légéreté de ma main; & quand je chantai, il se montra charmé de la douceur & de la flexibilité de ma voix. Passant de mes louanges à celles du Compositeur d'un morceau qui l'avoit extrêmement flatté, il parla des goûts divers sur l'harmonie, étendit ce sujet & le traita en connoisseur. Il lui rappella plusieurs particularités de ses voyages en France & en Italie, pays ou la dispute s'élevoit aisément, disoit-il, sur la préférence que chaque Nation croyoit mériter. Je l'écoutois avec attention, ses récits s'enchaînoient l'un à l'autre; ils durèrent jusques au moment

ou on vint l'avertir qu'il étoit servi. Je me préparois à sortir, mais il me retint, & me pria de lui accorder ma compagnie à table. Mistriss Hammon se hâta d'accepter cet honneur pour moi. Pendant le repas Milord conserva sa gayeté. Il avoit ordonné que ses chevaux fussent attelés à cinq heures, il parut fâché de s'être engagé à sortir; en me quittant il me remercia des moments agréables que je venois de lui faire passer.

Cet heureux commencement offroit une riante perspective. Cependant Lidy se refusoit aux espérances que Mistriss Hammon en concevoit. Elle évitoit soigneusement les regards de Milord, & craignoit toujours, pour elle & pour moi, l'instant où il apprendroit à qui je devois la vie. Le lendemain, à l'heure du dîner, on vint me dire que Milord m'attendoit. Charmée de cette invitation, je courus à son appartement. J'y fus

reçue comme une personne dont la présence étoit desirée. Je jouai du Claveffin après le dîner, & ne quittai Milord qu'à l'heure où il se retiroit ordinairement pour prendre du repos. Chaque jour augmenta ma faveur auprès de Milord Alderfon. J'obtenois déjà des graces légères. A la priere de son Chapelain je lui présentois les humbles Requetes de ses Vassaux ou de ses Fermiers. J'obligeois toute sa maison; le respect de ses gens pour moi croissoit avec les distinctions du maître. On commençoit à se dire en secret, *Miss Jenny sera bientôt Milady Alderfon*. On croyoit Milord fort attaché à ma personne. Ceux qui le pensoient ne savoient pas combien celui dont la complaisance amuse un Grand, peut séduire son esprit sans intéresser son cœur.

Je vécus plus d'un mois dans cette espece d'intimité avec Milord; mangeant à sa table, & pas-

fant une partie du jour auprès de lui, sans qu'il daignât me faire une seule question sur la situation fâcheuse de ma fortune, s'informer des particularités de mon malheur, ou des ressources qui pouvoient me rester. Une fluxion sur les yeux le privoit depuis long-temps de la promenade. Les jaloufies de son appartement demeuroient fermées, & l'obscurité me laissoit à peine lire les pieces difficiles qu'il aimoit à m'entendre jouer. Il guérit enfin, & se vit avec plaisir en liberté de parcourir ses jardins, & de jouir des nouveaux embellissemens qu'on venoit d'y faire.

Un matin il m'envoya prier de l'accompagner à la promenade. Je me rendis avec lui au bord d'une piece d'eau, où se jouoient quantité d'oiseaux aquatiques, accoutumés à venir au plus leger signal se disputer des grains qu'on leur jettoit. Le jour étoit fort grand dans ce lieu où rien ne l'ombra-

geoit. Milord ne m'avoit point encore regardée avec autant d'attention ni de facilité de m'examiner. Il me considéra long-temps. Un mouvement de surprise le fit se retirer en arriere, lever les mains & prononcer des mots entre-coupés, dont le sens ne m'échappa point. Il revint à moi, s'éloigna encore, se rapprocha, me regarda fixement sans parler. Ensuite s'appuyant sur une balustrade qui regnoit autour du bassin, il baissa la tête du côté de l'eau, & s'écria : Quels traits, quel rapport, quelle étonnante conformité!

Que mon cœur étoit agité, Madame! Milord s'appercevoit de ma ressemblance avec Lady Sara; elle le frappoit, mais sa surprise ne paroissoit mêlée d'aucun attendrissement; la sévérité de ses regards venoit de me glacer. Inquiete, troublée, je gardois le silence, j'attendois en tremblant que Milord le rompît lui-même.

Son air devenu si sombre en un instant, sembla s'éclaircir peu à peu. Il se tourna vers moi, me fit une espece d'excuse de sa longue distraction. Vous m'avez vivement rappelé, me dit-il, une personne dont le souvenir m'est odieux. Vos traits sont semblables aux siens; je souhaite que le Ciel ne vous ait pas destinée à vous conduire comme elle, & qu'il vous garantisse de ses foiblesses. Nous continuâmes notre promenade, & pour la première fois Milord m'interrogea sur le temps où j'avois perdu mes parents, sur les événements qui me privoient de mes biens, & sur le rang & la fortune de mon pere.

Instruite de ce que je devois répondre, il m'étoit aisé de le satisfaire sans me trahir: mais peu accoutumée à déguiser la vérité j'hésitois, mon embarras paroissoit jusques dans le son de ma voix, & je cherchois à détourner la conversation d'un sujet dont la sincérité de

mon cœur se sentoît blessée. Milord rentra plutôt qu'il ne sembloit se l'être proposé. Sous prétexte d'un peu de lassitude, & de vouloir se reposer, il me quitta assez brusquement.

Je me crus perdue. Mistrifs Hammon & Lidy penserent, comme moi, qu'il alloit me retirer sa faveur. Cependant à l'heure du dîner, on vint à l'ordinaire me dire qu'il m'attendoit. Je ne vis point de changement dans sa contenance, mais il me parla moins, & m'observa davantage. Ce qui devoit me rendre plus chère à son cœur, m'en éloigna. Je le trouvois souvent froid & sérieux. Pendant plusieurs jours il me saluoit en sortant de table, & se retiroit promptement, marquant une sorte de crainte que je ne le suivisse. Cette conduite abattit mon espoir, affligea Mistrifs Hammon, & confirma Lidy dans l'idée qu'il seroit imprudent de lui découvrir ma naissance, & de l'inf-

truire d'un secret dont la connoissance le rendroit mon ennemi.

Milord eut un peu de fièvre, il s'y joignit une violente attaque de goutte. Malgré l'indifférence qu'il me montrait depuis notre promenade, mes premiers sentiments n'étoient point affoiblis. Ses cris pénétroient mon cœur. Empressée à partager avec Mistris Hammon l'emploi de le servir, assidue près de son lit, je volois pour exécuter ses ordres. Je ne pouvois retenir mes larmes en l'entendant se plaindre tout haut des maux aigus qu'il souffroit. Pendant sa convalescence, il parut se souvenir de mes soins, & se montra sensible à ceux que je prenois alors de dissiper ses ennuis. Il commençoit à marcher dans sa chambre, à reprendre ses forces. Je sentois une joye véritable de son heureux rétablissement, je la lui marquois souvent. Je croyois m'appercevoir qu'il se plaisoit aux preuves tendres & naïves de mon

attachement, & ma vive amitié en redoubloit encore.

Seule un jour près de lui, je li-
sois un livre François qu'on venoit
de lui envoyer; il paroïssoit s'en
amuser beaucoup. Un flacon qu'il
tenoit échappa de ses mains, je me
précipitai à terre pour l'empêcher
d'y toucher & de s'y briser. En me
baissant, un ruban étroit, où le
portrait de mon pere étoit attaché,
se cassa; imprudemment je l'ôtai de
mon col. Le portrait caché dans
mon sein, parut, excita la curio-
sité de Milord, il me demanda à
le voir, & fit un mouvement pour
le prendre.

Ma rougeur, l'extrême embar-
ras qui se peignit sur mon visage,
ma consternation, mon effroi frap-
perent Milord Alderson. Il saisit le
portrait, l'enleva aisément d'une
main foible; la crainte avoit glacé
mon sang, elle me rendoit muette
& presque inanimée.

La haine, ainsi que l'amour,
grave

grave les idées dans la mémoire. Milord reconnut l'image d'Edouard. Il poussa un cri étouffé, suivi de plusieurs exclamations. Où suis-je, disoit-il? Quel piège veut-on me tendre? Quel complot odieux se forme ici contre moi? Cette ressemblance singulière avec Sara, ce portrait ont sans doute inspiré à des âmes viles le projet de m'en imposer, de se jouer de ma vieillesse, de me tromper.... Un mouvement impétueux me fit tomber à ses pieds, saisir une de ses mains, la presser, la baiser; & trouvant la force de parler dans celle du sentiment dont j'étois animée: on ne vous tend point de piège, Milord, lui dis-je; on ne vous trompe point. Pardonnez-moi, ah! pardonnez à l'infortunée qui implore votre pitié, ne me punissez pas d'avoir espéré en vous. C'est la fille de Lady Sara; c'est la vôtre qui gémit à vos pieds; ah! ne me laissez pas! je ne mérite point votre haine.

Partie II.

B



Mes pleurs me contraignirent de m'arrêter. De la main que je lui laissois libre, Milord s'efforça de me repousser. Mais passant mes bras autour de lui, le serrant avec ardeur: ôtez-moi la vie, lui criois-je, mais ne m'accablez pas de votre colere, de vos dédain; ne détournez point vos regards d'une fille pauvre, abandonnée, plus sensible à vos mépris qu'à ses malheurs. Non, ce n'est plus un protecteur, c'est un pere que je cherche en vous! Je vous respecte, je vous aime! Votre premiere vue a élevé dans mon cœur un sentiment inconnu; il me fait desirer votre tendresse plus que vos secours. Des regards moins séveres, une seule expression caressante, dont vous daigneriez m'honorer, me seroient plus cheres que le retour de ma fortune. Nommez-moi votre fille! Permettez-moi de vous donner une fois, une seule fois, le nom de pere, & je me croirai heureuse! Il

voulut encore me repouffer : non, non, vous ne m'échapperez point, m'ecriai-je ! mon cœur vous est pour jamais attaché. Ah ! ne m'éloignez point de votre présence, ne me bannissez point de votre maison, n'importe à quel titre j'y demeure ; contente de rester près de vous, je vous révérai comme mon pere, ou vous servirai comme mon maître, si vous l'exigez.

Si l'oppression de mon cœur n'eût étouffé ma voix, j'aurois pu parler plus long-temps. La fureur de Milord le rendoit immobile, & ne lui permettoit pas de m'interrompre. Elle éclata enfin ; il s'arracha de mes bras, & prenant ce ton terrible, qui le faisoit paroître si redoutable aux malheureux dont le sort dépendoit de lui : Jeune audacieuse, s'écrit-il, ose-tu te dire de mon sang. Eh ! quand tu en serois !.... tremble, frémis, crains la juste punition de ton mensonge & de ta hardiesse. Te nommer ma fille,



moi ! Eh ! qui es-tu ? Vil rebut, peut-être... Mais pourquoi me retracer un moment si douloureux, si humiliant ! Ah ! Madame, avec quelle inhumanité je fus traitée ! Je rougis encore au souvenir des expressions de cet homme dur & artificieux : elles me prouèrent trop qu'il me croyoit vraie ; mais sa haine pour mes parents s'étendoit jusqu'à moi.

Il fit appeller Mistrifs Hammon, l'interrogea d'un ton impérieux. Apprenant par elle que Lidy étoit dans sa maison, il la demanda, l'accabla de menaces, lui donna les noms les plus durs, nous reprocha à toutes trois un complot infame, formé en commun pour le tromper ; il ne vouloit rien écouter, rien entendre ; il traita leurs discours d'impostures, de lâches suppositions, de mensonges inventés, dans le coupable dessein de noircir la mémoire de Sara ; d'établir ma fortune & la leur sur la perte de sa

réputation. Il me semble voir encore ces femmes prosternées aux pieds de ce cruel; moi, la tête appuyée sur le siege qu'il venoit de quitter; cachant mon visage & mes pleurs, m'efforçant en vain de retenir mes cris, & redoutant plus que la mort les regards méprisants de Milord.

Sauvez l'innocente & infortunée fille de ma chere maîtresse, lui disoit Lidy, sauvez-la des dangers où l'expose l'abandon de la nature entiere. Eh! pourquoi, Milord, vous tromperois-je! Est-ce mon intérêt qui m'engage à implorer vos bontés? Ah! je ne demande point à les partager: Née pauvre, je puis vivre sans peine du fruit de mon travail. Mais Miss, élevée dans l'aisance, n'a point appris à supporter l'abaissement & la misere. Je le jure en présence du Ciel; je ne vous en impose point, c'est la fille de Lady Sara dont vous voyez couler les pleurs, dont vous enten-



dez les gémissements; lui refuserez-vous un asyle? Affurez son fort... Ah! si Milord eût daigné lire la lettre de sa fille, de sa fille expirante, m'accuseroit-il aujourd'hui d'une criminelle supposition?

Cette espèce de reproche enflamma la colere de Milord Alderson. Elle se porta à l'excès.... Mais souffrez, Madame, que j'abrege le récit de cette scène odieuse. Indignement chassées de la présence & de la maison de Milord, traitées de misérables qui attentoient à son honneur, à sa fortune, & peut-être à sa vie: nous sortîmes toutes trois du Château pour n'y rentrer jamais. Ma seule consolation, dans une disgrâce si mortifiante, fut de voir Mistress Hammon placée plus avantageusement encore, auprès d'une Dame qui la desiroit depuis long-temps. Obligée de suivre sa maîtresse en Irlande, elle me donna toujours de ses nouvelles. Quand je me trouvai en état de reconnoître son amitié,

j'appris avec douleur qu'elle étoit morte.

Je retournai à Londres dans une situation d'esprit difficile à exprimer. On est bien malheureux, Madame, quand aucune espérance ne s'offre plus à la pensée ; même cette espérance vague, éloignée, qui amuse nos desirs, nous laisse au moins la douceur de former des projets, & d'envisager un avenir moins fâcheux.

Les premiers jours qui suivirent cette dure épreuve, je voulus me soumettre à la triste condition où je me voyois réduite. J'essayai de soulager Lidy, de m'occuper utilement comme elle. Mais cette intelligence, qui m'avoit fait acquérir sans peine des talents agréables, m'abandonna quand il fallut l'employer à comprendre de nouvelles leçons. Mes doigts si habiles à parcourir les touches d'un Clavessin, méloient avec maladresse les différents assortiments des foyes. J'ou-



blois à tout moment ce qu'on venoit de me dire, & mon dégoût pour les compagnes de mon travail me rendoit cet apprentissage insupportable.

A mon arrivée d'Oxford, Mistrifs Mabel conseilloit à Lidy de chercher à me placer auprès d'une Dame de la Cour, ou chez quelque riche habitante de la Cité. Bien des femmes, disoit-elle, desiroient de jeunes personnes propres à les accompagner en public, & à les amuser dans leurs heures de retraite. Ce parti m'inspiroit une véritable répugnance; il m'auroit séparée de Lidy: j'espérois alors la protection de Milord Alderfon.

D'ailleurs, inconnue à tout le monde, sans un ami pour me présenter, pour prévenir sur mes mœurs, sur mes sentiments; comment paroître dans une maison, n'ayant à exposer que le besoin d'y être admise? Comment me résoudre à soutenir des interroga-

tions naturelles, des questions simples à faire, des demandes ordinaires, si embarrassantes, si fâcheuses à entendre, quand on n'y peut répondre sans trahir la vérité ou la découvrir en rougissant, puisqu'il est un état où l'on rougit, sans avoir commis de fautes?

Ah, Madame! Quel préjugé faux & barbare soumet au mépris tant d'innocentes créatures, & laisse jouir de l'estime publique les auteurs du crime dont elles subissent la honte! Nos peres ont établi des loix bien injustes. L'intérêt les conserve en vigueur, l'amour du plaisir les enfreint sans cesse. Quelle contrariété dans nos principes & nos mœurs! Comment un homme libre, déterminé à ne point s'engager, ou déjà lié, ose-t-il se livrer à l'ardeur de ses sens, s'abandonner à leur ivresse; lui qui, pour contenter ses desirs, doit en déshonorer l'objet & risquer de faire un malheureux?

Depuis mon retour de Windfor mes vues étoient changées. Je desirois ardemment de trouver une protectrice. Monsieur Burnet, un honnête Négociant, qui faisoit travailler Misfrifs Mabel, se chargea avec bonté d'employer ses soins pour me placer. En effet, il me présenta à plusieurs personnes.

Vous dirai-je, Madame, le dur accueil, les hauteurs, les dédains que j'essuyai de celles dont mon malheur excita la froide & humiliante compassion; ma jeunesse, ma figure, devinrent le sujet de mille choquantes réflexions. Sans se déterminer à m'obliger, on s'entretenoit devant moi des inconvénients qu'il y auroit à le faire. Examinée, déconcertée, plainte & rejetée, je parus à la toilette de vingt femmes, & ne fus acceptée d'aucune.

Ces démarches rebutantes & infructueuses m'affligèrent sensiblement. La mort de Sir Humfroi acheva de m'accabler; une sombre

tristesse abattit mes esprits. Elle augmenta chaque jour, & me conduisit peu à peu à cette espece de langueur qui se tourne aisément en consommation.

Lidy s'effrayoit du dérangement de ma santé; elle me forçoit à rester dans ma chambre, cherchoit à me distraire, à m'amuser. Elle me préparoit des mets propres à flatter mon goût. Son inquiétude, ses attentions tendres & continuelles m'engageoient à renfermer une partie de ma sensibilité pour ménager la sienne. Cette contrainte aigrissoit mes chagrins, je me croyois prête à y succomber, quand le hazard m'offrit un moyen de changer ma situation.

Lidy m'avoit conduite un matin au Parc Saint-James, dans le dessein de me faire prendre l'air; je me promenois lentement avec elle. Au détour d'une allée, un homme qui sortoit de celle où j'entrois, revint sur ses pas, & s'arrêtant devant

moi, ils s'écria: O bonheur! c'est elle, c'est Miss Jenny Glanville.

Etonnée d'entendre mon nom, je levai les yeux sur celui qui venoit de le prononcer, & reconnus Sir James Huntley. Cette rencontre me troubla. Dans l'infortune on ne fixe pas sans émotion ceux dont la vue rappelle un temps plus heureux. A leur aspect le cœur prévient, par son attendrissement, la mortification qu'il craint, ou les consolations qu'il espere.

Le Baronnet étoit si sensible au plaisir de me revoir, si charmé de me retrouver inopinément après six mois d'une pénible & inutile recherche, qu'il exprimoit à la fois mille sentimens différens. Il ne pouvoit, disoit-il, me pardonner mon silence, cette rigueur qui m'avoit portée à laisser ignorer ma demeure à Miss Clifford, sans doute pour me dérober aux empressements d'un homme dont l'amour & les soins me fatiguoient. Des

transports de joye interrompoient ses reproches. Il oubloit mes torts, se livroit tout entier à la satisfaction de son cœur. Ensuite il recommençoit à se plaindre, à m'accuser. Précipité dans le désespoir par ma conduite à son égard, ses projets de bonheur, ses plus cheres espérances s'étoient évanouis. Ma négligence, mon dédain, ma haine les avoient pour jamais dissipés, il ne pouvoit plus être heureux ! Occupé de lui, des mouvements vifs & variés de son ame, il n'appercevoit, ni mon embarras, ni le changement marqué de ma personne.

Ma pâleur & l'air d'abattement répandu sur mon visage le frappèrent enfin. Un tendre intérêt se peignit sur tous ses traits. Il prit une de mes mains, & la pressant doucement : Que vois-je, dit-il ? Quel sombre nuage obscurcit ce front charmant ? Chere Miss, vous soupirez, vous retenez des larmes prê-

tes à vous échapper, vos tristes regards pénètrent mon ame. L'aimable Jenny gémit tout bas, elle semble dédaigner un ami dont le cœur lui est dévoué. Ah! parlez, confiez vos secrets à ma foi. Vous me verrez, prompt à vous servir, vous prouver par mon zèle un attachement véritable que vos froideurs, vos mépris mêmes n'affoibliront jamais.

Je n'ai point de secrets, dis-je alors, dont la communication puisse paroître une marque de confiance. Si je ne donnai jamais d'espérance à Sir James, dans un temps où tout m'autorisoit à croire qu'il m'étoit possible de le rendre heureux, je veux bien lui apprendre aujourd'hui que, pour son propre avantage, il doit étouffer ses sentiments.

Pour mon propre avantage, répéta le Baronnet, qu'entends-je? Quoi, Miss, êtes-vous engagée? La profonde tristesse où je vous vois livrée, seroit-elle la suite d'une

union précipitée & malheureuse? Auriez-vous disposé de votre cœur, de votre main? Vos parents sont-ils de retour en Angleterre? Veut-on vous séparer d'un objet chéri, ou vous lier malgré vous? Votre affliction naît-elle de la contrainte qu'on veut vous imposer, ou du regret d'avoir mal placé vos affections? Pardonnez ces questions à mon zèle, à une passion plus vive dans cet instant qu'elle ne le fut jamais.

Ni ma main, ni mon cœur ne sont au pouvoir de personne, repris-je, avec assez de fierté. Je n'ai point de reproches à me faire, & ne me suis point encore attiré ceux des autres. Si vous voulez me prouver cette amitié dont vous cherchez à m'affurer, ne vous obstinez pas à découvrir le sujet de mes peines, & laissez-moi la liberté d'éviter des questions qui en redoublent l'amertume. En parlant je m'avançois vers la porte, dans le dessein de me retirer; mais Sir James m'arrêtant :

non, dit-il, je ne vous la laisserai point, cette cruelle liberté; vous ne me quitterez pas ainsi, vous ne m'enlèverez point un bien que le hazard m'a si heureusement rendu; je vous suivrai par-tout, je saurai ce que vous me cachez. Un intérêt trop vif me fait desirer de pénétrer ce mystere. Si, comme vous le dites, votre cœur n'est au pouvoir de personne, par quelle bizarrerie voulez-vous fuir un homme dont le tendre penchant vous est connu? Est-ce mon amour qui me rend importun? Eh, bien, je cesserai de vous en parler, je renfermerai dans mon ame les sentiments que vous m'inspirez: Mais au moins souffrez ma présence, traitez-moi comme un ami, comme un fidele, un ardent ami. O ma chere Jenny! dès cet instant j'en adopte le titre, & je jure d'en remplir tous les devoirs.

Il m'avoit forcée de m'asseoir pour l'écouter. La vivacité de ses
expres-

expressions & de ses mouvements, redoubloit mon embarras. Il me pressoit, il me conjuroit de parler. Je sentoïis une répugnance invincible à lui découvrir ma situation, & voyois l'impossibilité de la lui cacher long-temps. Je tournai les yeux vers Lidy. Mes regards l'invitoient à répondre pour moi. Elle m'entendit; & s'adressant au Baronnet: Un triste événement a changé le sort de Miss, dit-elle. J'ignore d'où naît son trouble, & pourquoy elle semble craindre de l'avouer. La privation des biens de la fortune, ne peut inspirer de honte qu'à ceux dont la conduite imprudente a causé la ruine. Si Miss Jenny n'est plus riche, elle possède encore les qualités qui la rendoient estimable. Elle est obligée sans doute à Sir James de l'intérêt qu'il prend à ses chagrins: cependant réduite à vivre dans un état différent de celui où elle fut élevée, je ne crois pas que les visites d'un homme de son

Partie II.

C



âge puissent être admises chez une personne aussi jeune, dénuée de biens, de parents, d'amis, dont l'indépendance deviendrait un nouveau malheur, si la plus exacte décence ne régloit toutes ses démarches.

Cette première ouverture augmentant la curiosité du Baronnet, engagea Lidy à entrer dans de plus grands détails. Elle cacha les noms de mes parents, sans cacher leur condition, mon état, ni la perte de mes espérances. L'intention de cette fille, en marquant une entière confiance à l'homme qui lui avoit montré la plus forte passion d'unir son sort au mien, étoit d'approfondir ses sentimens; de l'éloigner de moi s'il tenoit à la fortune, ou au préjugé, & de seconder ses vœux si leur désintéressement lui permettoit de conserver le desir de m'épouser. Dans ma position l'amour de Sir James lui paroissoit une ressource qu'il eût été imprudent de négliger.

Le Baronnet l'écoula avec une extrême attention. Loin d'être refroidi par cette découverte, elle sembla élever en lui un mouvement de joye. O ma chere Jenny! s'écria-t-il, du ton le plus animé, ô qu'il m'est doux de pouvoir réparer vos pertes, d'espérer de voir bientôt renaître la sérénité sur cet aimable visage! Mais permettez-moi de vous reprocher une preuve si marquée de votre indifférence. Quoi, dans ce triste abandon, mon idée ne s'est jamais présentée à votre esprit? Vous n'avez jamais pensé qu'il vous restoit un ami, un tendre, un solide ami? N'importe! oublié, méprisé, cet ami n'en est pas moins décidé à vous aimer, à vous servir. Il sera trop payé des soins qu'il s'appête à vous rendre si vous daignez les recevoir. Heureux de mettre à vos pieds ma fortune, je commencerai à chérir des biens qui deviennent dans mes mains un moyen de répandre l'agrément sur



vos jours. Les peines dont notre cœur seul est affecté, nous disposent à la reconnoissance pour tous ceux qui s'y montrent sensibles. Celles qui naissent du besoin, de l'abaissement où il réduit, nous révoltent contre la compassion; sentiment qu'il est difficile d'exprimer sans en humilier l'objet.

Ce même Sir James, qui, six mois auparavant, osoit à peine lever les yeux devant moi, craignoit tant de me déplaire, de m'irriter en me parlant de sa tendresse, enhardi par mon malheur, sembloit à présent se croire l'arbitre de ma destinée. On eût dit que la ruine de mes espérances élevoit les siennes, lui donnoit des droits assurés sur ma bienveillance, me rendoit dépendante de lui, de son amour, de ses bienfaits. Je ne fais quel mélange de dégoût & de fierté, me portoit à rejeter son amitié, desirer d'éloigner cet homme de moi: ses offres ne m'inspiroient point

de reconnoissance ; je ne me sento-
tois point touchée de ses empref-
sements ; l'air de satisfaction qui
brilloit dans ses yeux, m'offensoit.
Celui de la modestie, même de la
tristesse, eût été plus convenable
à l'occasion. S'il est généreux de
trouver de la douceur à réparer les
pertes d'un ami, il est plus géné-
reux encore de s'affliger, en l'obli-
geant, du malheur qui lui rend
nos secours nécessaires, & le con-
traint à les recevoir.

Ces distinctions délicates ne sont
pas dans le cœur du commun des
hommes. Guidés ordinairement par
leurs passions, accoutumés à se pré-
férer eux-mêmes à tout ; leurs dé-
sirs, leur intérêt, forment l'unique
point de vue sous lequel ils envi-
sagent les objets. Sir James m'ai-
moit, m'avoit perdue, me retrou-
voit, un événement lui rendoit
le plaisir de me voir ; qu'importe
si cet événement étoit triste pour
moi ? Il remplissoit ses vœux les

plus ardents ; auroit-il pu ne pas sentir de la joye, quand il se persuadoit que sa rencontre, son amour & sa générosité paroïtroient des ressources si avantageuses à l'infortunée qui rougissoit de sa pitié ?

Obstiné à ne me point quitter sans connoître ma demeure, il me força de la lui apprendre. Bientôt il sembla qu'elle fût devenue la sienne par son assiduité à s'y rendre, ses plaintes sur son peu d'agrément, & ses sollicitations pour m'obliger d'en changer. Lidy lui représentoit inutilement l'impossibilité où j'étois de m'en procurer une plus commode ou plus riante : il levoit aisément les difficultés qu'elle nommoit insurmontable ; mais il nous trouva toutes deux très-décidées à ne lui rien devoir.

Le Baronnet épuisa en vain tous les moyens de m'engager à recevoir ses secours. Je refusois ses présents, & me montrois offensée de la liberté qu'il prenoit de m'en

offrir. Il voulut déposer dans les mains de Lidy une somme considérable, assez forte pour nous mettre l'une & l'autre à l'abri du besoin. Elle refusa de s'en charger. La conduite du Baronnet excita sa défiance, elle craignit qu'il ne cherchât à la gagner, à me séduire; elle me communiqua ses idées. Ma froideur & ma réserve augmentèrent. Sir James devint rêveur, chagrin, fâcheux, sans cesser d'être assidu, même importun. Il paroïssoit chez moi à toutes les heures du jour. N'ayant aucun lieu pour me retirer, j'étois forcée de souffrir sa présence, & d'entendre ses plaintes continuelles. Il me reprochoit mon peu de confiance, ma fierté, une hauteur déplacée qui me faisoit rejeter les dons de l'amitié. Il ignoroit, disoit-il, avec emportement, où ma dureté pouvoit le conduire; elle le perdrait, elle causeroit sa mort. Souvent il me représentoit les dangers aux-



quels m'exposeroient ma jeunesse & mon indigence ; il m'entretenoit sans cesse de son amour, de ma misere, & jamais de ses premiers desfeins. Il sembloit avoir oublié que j'étois libre, maîtresse de disposer de moi-même. Le seul moyen de m'engager naturellement à lui être obligée, à recevoir ses bienfaits, ne s'offroit point à son esprit. Il me monroit autant de passion qu'à Oxford ; mais les expressions de sa tendresse portoient un caractère différent. Ce n'étoit plus le langage d'un amant soumis, qui demande des graces ; c'étoit celui d'un protecteur prêt à en accorder. Il ne monroit point à mes yeux ce zele aimable de l'amour, de l'amour pur & désintéressé ; zele ardent, mais timide, qui agit en silence, se cache soigneusement, & se croit trop payé s'il est utile & ignoré.

Fatiguée des longues & fréquentes visites de Sir James, de ses empressements, de ses discours, de ses

offres, & des choquantes images que présentoient à mon idée les assiduités d'un homme dont les intentions ne paroissoient point honorables, je songeois à me procurer une autre demeure, quand Monsieur Burnet m'écrivit de Cambridge où ses affaires le retenoient depuis un mois. Une Dame respectable, consentoit sur sa parole, me disoit-il, à me recevoir chez elle. Elle étoit veuve, point trop âgée. Son fils unique venoit de partir, dans le dessein de faire le tour de l'Europe. Monsieur Burnet s'étendoit sur les avantages de cette place. Après plusieurs compliments polis, il m'avertissoit de me tenir prête un jour qu'il m'indiquoit, n'en devant passer que deux à Londres, & voulant me présenter lui-même à l'obligante Dame, dont il se trouveroit heureux de me procurer la protection & l'amitié.

Une si favorable occasion d'éviter Sir James m'eût causé plus de

joye, si je n'avois pas dû me séparer de Lidy. Accoutumée dès mon enfance à voir cette fille, à l'aimer, à me conduire par ses lumieres, à la regarder comme la seule personne qui me fût attachée, j'éprouvois une douleur véritable, en songeant à la quitter. J'aurois préféré une vie pénible avec elle, à l'aifance que je ne pouvois lui faire partager.

Ses représentations, ses prieres, ses instances me déterminèrent à ne pas négliger la protection qui m'étoit offerte. Il me restoit un peu d'argent, quelques bijoux, une garderobe fort riche & très-complète. Je comptois lui laisser tout, excepté mon linge, mes dentelles, & les habits d'une saison. Ce qu'on me promettoit pour mon entretien, me paroissoit assez considérable. En épargnant sur cet objet, j'espérois dispenser Lidy d'un travail trop assidu. Le projet le plus cher à mon cœur étoit d'adoucir son sort, puisque je ne pouvois le rendre heureux.

Je cachai mes desseins à Sir James. Mais je ne pus me défendre d'un extrême embarras en sa présence. On ne fixe pas sans trouble une personne que l'on se dispose à chagriner; la certitude de lui causer bientôt de la peine, en fait ressentir à son aspect. Le Mardi, jour marqué par Monsieur Burnet, il vint à midi chez moi, & me trouva prête à le suivre. Il donna tant de louanges à la Dame dont j'allois devenir la compagne & l'amie, que Liddy, charmée en l'écoutant, lui demanda avec empressement le nom de Milady. Il répondit qu'elle s'appelloit Lady Lindsey.

Peignez-vous ma surprise, Madame, en entendant prononcer ce nom. Celle dont Monsieur Burnet avoit ménagé la bonté pour moi, étoit la mere de Sir Harris, la plus proche parente de Milord Alderson, & la seule personne qu'il vît avec assiduité.

Cette bizarrerie de mon dessein me



fut si sensible, que me laissant tomber sur un siege, je m'abandonnai à des larmes, à de tristes gémissements, sans pouvoir expliquer à Monsieur Burnet la cause d'un mouvement qui devoit lui paroître si extraordinaire.

Lidy, pénétrée de la même douleur, lui dit enfin, que Milady Lindsey étoit l'unique Dame en Angleterre dont la maison ne m'offroit point un asyle convenable; de fortes raisons me défendant absolument de me présenter chez elle. Monsieur Burnet fit voir beaucoup de chagrin de n'avoir pu réussir à m'obliger; & sans montrer une indiscrete curiosité, il se retira, mécontent peut-être de la démarche inutile où son bon cœur venoit de l'engager.

Sir James arriva un instant après. J'étois debout quand il entra, le visage caché dans le sein de Lidy, j'embrassois étroitement cette fille; nous pleurions toutes deux. Mon

attitude, mes larmes, celles de Liddy allarmerent le Baronnet. Il s'empessa de demander la cause de ce redoublement de chagrin. Il fallut céder à son importunité, lui rendre compte des soins de Monsieur Burnet, du fâcheux inconvénient qui s'opposoit à leur effet, enfin, des raisons que j'avois de craindre la rencontre de Milord Alderson, & d'éviter de le voir jamais.

Loin de chercher à me consoler d'un événement si triste, Sir James s'emporta contre moi & contre Liddy. Il l'accusa de me donner de fausses idées de ses sentimens. Avez-vous pu préférer, me disoit-il, un dur esclavage, une véritable servitude, aux offres réitérées d'un tendre ami? Votre injuste prévention vous trompe & me désespere. Plus je veux vous être utile, plus vous vous montrez supçonneuse. Osez me répondre, ingrâte! continuait-il avec colere; sur quoi vous défiez-vous de moi, de mes inten-

tions? Ai-je mis un indigne prix aux bienfaits que je me suis efforcé de répandre sur vous? Ai-je exigé la plus légère marque de reconnoissance en voulant vous faire un fort? Je me suis tû. Mon cœur a craint de gêner le vôtre. Une délicatesse, dont j'espérois de plus doux effets, m'a persuadé, jusqu'à ce moment, de garder le silence sur mes desirs. J'attendois, pour vous les exprimer, que le temps & la situation paisible où vous seriez par mes soins, eussent disposé votre ame à recevoir avec plaisir des propositions presquerejettées à Oxford. Exiger le sacrifice de la liberté de Miss Jenny avant de l'obliger, n'étoit-ce pas abuser de son malheur, lui imposer des loix, paroître lui arracher un aveu que je voulois devoir à son estime, à sa tendresse? Et s'adressant à Lidy: Parlez, lui dit-il; répétez à Miss les offres dont vous m'avez fait un crime dans son esprit. Je l'avoue, le peu de succès

de mes soins à Oxford, son oubli pendant mon absence, ce chagrin si marqué en me revoyant au Parc Saint James, m'ont trop appris qu'elle ne partageroit jamais mon amour. Dans ces circonstances, qu'ai-je fait? J'ai voulu adoucir sa situation, rendre son sort indépendant des autres & de moi-même. Est-ce un attentat contre son honneur? Cependant ce projet désintéressé a redoublé ses dédains, excité votre défiance & la sienne. Que me reste-t-il à dire, à faire, à tenter, à espérer? Ah! pénétré moi-même du chagrin le plus vif, le plus amer... Il s'interrompit, fit quelque pas dans la chambre, revint près de moi, s'assit, prit une de mes mains, la pressa, soupira: O Miss, Miss, dit-il, d'un ton triste, vous ne savez pas combien vous m'affligez. Mon cœur est déchiré. Si vous m'aviez aimé, cette main seroit à moi, elle y seroit! Tous mes vœux comblés.... Mais

vous ne m'avez jamais montré d'estime, de préférence. Je suis condamné à conserver un amour tendre & malheureux qui ne peut vous toucher. Une seule consolation se présente à mon cœur désespéré, celle de vous servir ; vous m'en privez durement : de toutes vos rigueurs , cette dernière m'est la plus sensible.

En finissant de parler , Sir James laissa tomber sa tête sur ma main qu'il tenoit encore. Je la sentis mouillée de ses larmes. Son attendrissement , ses paroles, l'air dont il les avoit prononcées, cette candeur d'une ame vraie , prompte à s'avouer ses erreurs , me firent craindre de mériter les reproches de Sir James , en portant trop loin cette défiance qu'il me reprochoit. Les motifs de son silence sur ses intentions, me parurent trop nobles pour ne pas exciter ma reconnoissance. Lady se trompoit peut-être, & m'engageoit à me tromper aussi.

Par-

Pardonnez, dis-je au Baronnet, pardonnez une conduite dont le principe prend sa source dans cette crainte inquiète, compagne du malheur. On m'a peint le monde sous des couleurs étranges. Le pauvre y vit, comme s'il n'existoit pas : il n'intéresse personne. Mon peu d'expérience redouble à mes yeux les dangers de ce monde qui m'est inconnu. Jettée, en naissant, dans ce vaste Univers où je suis sans appui, je porte avec effroi mes timides regards autour de moi : tous les êtres qui m'entourent tiennent à d'autres par quelques liens. Moi seule isolée dans la nature, je m'y vois, comme un jeune oiseau, qui, tombé du nid de sa mère, étend en vain ses foibles ailes vers l'asyle où il ne peut rentrer.

Sir James, emporté par un mouvement vif & passionné, se précipita à mes genoux. Non, s'écria-t-il, non, vous n'êtes point abandonnée, vous n'êtes point isolée

Partie II.

D



dans la nature ; un cœur pénétré de tendresse tient à vous , s'intéresse à vous , vous révere , vous aime , vous adore ! Vous voyez à vos pieds , un ami , un amant , un époux , si vous daignez l'accepter. Donnez-moi votre foi , recevez la mienne : je deviens votre appui , votre protecteur ; je vous mets à l'abri de ces dangers qui excitent vos craintes. O ma chere Jenny ! cessez de répandre des larmes , levez sur moi ces yeux parlants ; s'ils me disent seulement que vous ne me haïssiez pas , demain , ce soir , dès cet instant , je me lie pour jamais à vous , je consacre toute ma vie à rendre la vôtre heureuse.

Ces noms de protecteur , d'appui , d'époux , flatterent mon ame oppressée , la ranimerent , m'inspirèrent une sorte de vénération pour celui qui prenoit ces titres honorables ; je me repentis d'avoir mal jugé d'un homme généreux. Le sentiment qui s'imprima dans mon

cœur, me fit éprouver en faveur de Sir James une partie des mouvements dont la première vue de Milord Alderfon m'avoit affectée. A ses prières redoublées, je levai les yeux sur lui, la reconnaissance s'y peignoit sans doute. Le Baronnet crut y voir une expression plus tendre. Transporté de joye, il se leva, jetta ses bras autour de moi, me pressa contre son sein, en s'écriant : O ma charmante Jenny ! ce regard m'annonce mon bonheur, & l'a déjà commencé.

Depuis ce moment, la confiance & l'intimité s'établirent entre nous. Sir James m'entretint de sa situation, de ses projets, de ses espérances. Né en Ecoſſe, il en haïſſoit le ſéjour, & ſollicitoit l'agrément d'une Charge à la Cour. Le Duc d'Argyle, ſon parent, s'employoit pour lui faire obtenir celle qu'il deſiroit. Reſté enfant ſous la Tutelle d'une mere fort attachée à l'Egliſe Romaine, on avoit formé des



doutes sur sa croyance. Il falloit les détruire. Le Duc d'Argyle y travailla d'abord de tout son pouvoir; mais depuis quelques temps, Sir James se plaignoit de sa lenteur à l'obliger, & le soupçonnoit d'intelligence avec une de ses parentes, obstinée à le marier en Ecosse, où elle lui destinoit une riche héritière. Il souhaitoit ardemment cette Charge. Ses discours me firent entrevoir qu'elle étoit nécessaire à sa fortune. La crainte de manquer un établissement considérable, pouvoit être entrée dans les raisons du silence gardé si long-temps sur ses desseins à mon égard. Lidy le pensa comme moi, & ses idées me confirmèrent dans les miennes.

La reconnoissance ouvre rarement le cœur à l'amour, mais elle y fait naître un sentiment réfléchi, moins vif & plus fort peut-être. Il nous porte vers la complaisance, nous rend attentifs aux intérêts de l'objet qui nous l'inspire, augmente

à nos yeux le prix des graces recues, & nous conduit à craindre fans cefſe de lui nuire ou d'abuſer de ſa bienveillance.

Sir James me preſſant de fixer le temps où je voudrois bien le rendre heureux, je crus devoir lui repréſenter, que, dans les circonſtances où il ſe trouvoit, ſon mariage avec moi étoit une véritable imprudence. En le voyant ſ'unir à une perſonne, qui ne lui apportoit ni fortune ni alliance, le Duc d'Argyle pourroit ſe refroidir davantage, peut-être même lui devenir contraire & traverſer ſes projets. Cette parente obſtinée à le marier en Eſcoſſe, dont il eſpéroit, diſoit-il, une riche ſucceſſion, irritée de ſon choix, changeroit peut-être ſes diſpoſitions. Eh! quel dur reproche n'aurois-je point un jour à me faire, ſi je lui voyois des chagrins, ſans pouvoir me diſſimuler d'en être la première cauſe! Je le priaï de ſ'épargner des regrets, de prendre



du temps pour se consulter sur une démarche si importante, & d'attendre, au moins, celui où il seroit en possession de la place qu'il demandoit.

Sir James se montra fort touché de cette preuve de mon amitié; elle lui fit une impression sensible, trop vive même pour l'occasion. Ses yeux se mouillèrent de pleurs. Il me remercia tendrement, hésita, parut embarrassé, & me dit, avec timidité, qu'il étoit facile de concilier ses intérêts & sa satisfaction, si je consentois à éviter l'éclat d'une cérémonie publique, & à vivre deux ou trois mois pour lui seul. Rien ne devoit me faire souhaiter de paroître dans le monde, & la pompe d'une fête ne convenoit guères à ma position. Lidy ne désapprouvant point l'empressement de Sir James, se joignant même à lui pour hâter mes résolutions, je cédaï à leurs instances, & nommai le jour si ardemment demandé.

Comme un goût d'habitude me faisoit préférer le séjour de la campagne à celui de Londres, Sir James loua une maison à Islington. Les Articles, examinés par Lidy, lui parurent à mon avantage. Après les avoir signés, je me vis contrainte à recevoir des présents considérables; le Baronnet m'en accabloit, son impatience égaloit sa prodigalité. L'approche d'un moment que je redoutois, redoubloit ses transports, il s'en occupoit sans cesse; il sembloit si content de me voir prête à combler ses vœux, si heureux par l'assurance de vivre près de moi, avec moi, & pour moi, que je rougissais en secret de la tristesse intérieure de mon ame; je m'accusois de singularité, d'ingratitude; mon cœur se reprochoit sa froideur, & la conservoit. Ah! Madame, qu'il est différent d'envisager la fortune ou le bonheur!

La permission ecclésiastique, obtenue par Sir James, nous laissoit



le choix du lieu de la cérémonie. Il eût été difficile de la faire dans ma chambre, sans que Misfris Mabel & toutes les femmes de sa maison n'en fussent instruites. Nous convînmes donc de nous marier chez un Ministre de la connoissance de Sir James, & de nous rendre à Islington immédiatement après avoir reçu la Bénédiction nuptiale. Lidy & le valet de chambre de Sir James s'accorderent ensemble pour le transport de mes effets. Cette fille se chargea aussi de prévenir sa sœur sur notre départ, & d'arrêter sa curiosité par une fausse confidence.

Le jour destiné à former ces nœuds arriva enfin. Vêtue de blanc, sans aucune parure remarquable, je me rendis à onze heures du matin à l'Eglise de Saint-Paul. Francis, le valet de chambre du Baronnet m'y attendoit. Je montai avec Lidy dans une Berline de Campagne. Elle nous conduisit à

une maison de peu d'apparence. Une femme assez bien faite s'avança pour me recevoir : elle ouvrit une salle basse très-ornée, & me pria de m'y reposer, pendant qu'on iroit avertir Sir James, embarrassé depuis long-temps à écarter un importun. On servit du thé & du chocolat ; mais il me fut impossible de rien prendre. Le Baronnet tarda peut à venir. Mon trouble l'inquiéta ; il me trouva si foible, qu'en m'aidant à monter l'escalier, il se vit obligé de s'arrêter plusieurs fois ; il trembloit aussi, & son émotion paroissoit violente.

Il me fit entrer dans un grand cabinet ; les fenêtrés à demi-fermées, & les rideaux tirés dessus, rendoient ce lieu frais, mais obscur & triste. Un homme en habit de Campagne, jeune, bienfait, dont l'air noble & gracieux étoit frappant, vint à moi, m'adressa un compliment ; je l'entendis à peine, & n'y pus répondre que par une

profonde inclination. Il parla bas à Sir James, & lui parla assez longtemps. Le Ministre, son Clerc, Lidy, le valet de chambre du Baronnet, la femme qui nous avoit introduites, & ce jeune Cavalier, furent les seuls témoins de nos mutuels engagements. Mon désordre contraignit Lidy à répondre pour moi aux interrogations du Ministre. Je ne pus retenir mes larmes, quand, à la question : *Qui donne cette femme à cet homme ?* celui qui venoit de parler à Sir James & m'étoit inconnu, prit ma main, & la présentant au Baronnet, dit tout haut : *Moi.*

Que ma situation me sembla triste, Madame ! comparée à celle d'une fille élevée dans le sein de ses parents, sous les yeux d'un tendre pere, pompeusement conduite par lui-même aux pieds des Autels, pour y prendre le nom d'un amant, fier de recevoir sa main, d'acquérir le droit d'en être aimé ;

& qui, peu de moments après l'auguste cérémonie, se voit l'heureuse fille de deux peres, de deux meres, l'objet de l'attention, des complaisances, des douces careffes de deux familles unies pour la chérir & la protéger!

Mes pleurs émurent Sir James; il pâlit, demanda de l'eau, & respira des fels. Sa sensibilité me toucha; je m'efforçai de cacher mon trouble, dans la crainte qu'il ne l'attribuât à cette indifférence si souvent reprochée. Il ne m'étoit plus permis d'en conserver, ou du moins d'en laisser paroître. Je désirois sincèrement de prendre, avec le nom de femme, tous les sentimens capables de rendre heureux un homme dont le généreux désintéressement méritoit ma tendresse & ma reconnoissance.

Le Ministère ayant joint nos mains, déclaré au peu d'affians que nous étions mariés, Sir James me prit dans ses bras, & m'y serra

avec transport. Celui qui venoit de remplir pour moi l'office de pere, demanda la permission de me saluer, & le fit d'un air d'intérêt remarquable. J'appris de Lidy qu'il avoit montré de la surprise, même de l'admiration, en me voyant entrer, & de l'inquiétude pendant la cérémonie. Mon trouble ne me laissoit pas la liberté de faire attention aux mouvements des autres. Occupée du soin de réprimer les miens, de renfermer l'extrême tristesse dont je ne pouvois me défendre, il m'eût été difficile d'appercevoir ce qui se passoit autour de moi.

Nous sortîmes de chez le Ministre. La voiture qui nous avoit amenés, nous conduisit au bord de la Tamise; un bateau couvert nous y attendoit. Sir James m'y fit entrer avec Lidy, ensuite il renvoya le carrosse; & le seul Laquais dont nous étions suivis, vint prendre sa place auprès de moi, & donna ordre de partir. Les Bateliers, ayant

ramé quelque temps, aborderent à un bâtiment rond qui s'avançoit sur la Riviere. Sir James frappa des mains. Une jeune Jardiniere ouvrit la petite porte du jardin, & la referma soigneusement quand nous fûmes entrés. Elle nous mena à un Pavillon élevé derriere des arbres hauts & touffus, qui en déroboient la vue du côté de l'eau. L'appartement où elle nous laissa, me parut plutôt orné que meublé. Tout y étoit agréable ; mais rien n'y offroit les commodités d'une demeure habituelle. Je m'assis à une table à thé, & fus extrêmement surpris en voyant la jeune Payfanne se présenter seule pour m'y servir.

La solitude de ce lieu m'effraya. Je me tournai vers Lidy ; ses regards augmentèrent la terreur qui commençoit à s'emparer de mon esprit. Le Baronnet s'aperçut de mon inquiétude, & s'empressâ de la dissiper. Vous n'êtes point chez

vous, ma chere Jenny, me dit-il. Une raison dont vous serez instruite avant de quitter cette maison, m'a engagé à vous y amener passer la plus grande partie du jour. Ce soir vous en partirez pour aller prendre possession de la vôtre. Vous y trouverez des gens destinés à vous servir; tout ce qui rend un séjour riant, même délicieux, s'y rencontre. Je n'ai rien négligé de ce qui pouvoit embellir votre demeure. J'ose attendre de mes soins une récompense bien flatteuse; le plaisir de vous voir contente de moi, heureuse par mes attentions. Voilà, mon aimable Compagne, le prix satisfaisant que se promet un cœur tout à vous.

Ce discours me rassura. Je pris du thé; ensuite je passai avec Sir James sous un berceau fort couvert. Il se terminoit à une Terrasse d'où l'on entroit dans le premier pavillon que j'avois vu. Une salle & quatre cabinets le formoient;

ce lieu offroit la retraite la plus fraîche & la plus tranquille. Sir James me contraignit de m'y arrêter. J'y restai seule avec lui jusqu'à trois heures. Alors le son d'une Cloche nous avertit de retourner dans le fallon où nous devions dîner. La Jardiniere & Lidy servirent un repas délicat, apprêté par le valet de chambre de Sir James, arrivé peu d'instants après nous.

La joye la plus vive éclatoit sur le visage du Baronnet; son air heureux, la tendresse de ses regards, de ses discours, l'extrême passion répandue dans toutes ses actions, ne calmoient point la triste agitation de mon cœur. Confuse, abattue, insensible à ses caresses, à ses transports, la satisfaction de son ame ne pouvoit se communiquer à la mienne.

Le dîner fini, nous retournâmes dans le pavillon: Lidy eut ordre de s'y rendre à sept heures.



Quand elle y fut venue, Sir James lui dit de s'afféoir, se placa entre elle & moi, prit une de mes mains, la baïsa plusieurs fois; & après un peu de filence : il est temps, ma chere Jenny, dit-il, de vous dévoiler le mystere d'une conduite, qui a pu vous surprendre au commencement & rendre mes intentions suspectes. Je viens d'acquérir des droits incontestables à votre complaisance. Ils m'enhardissent à vous ouvrir mon cœur. Mon honneur & ma fortune doivent être à présent des objets intéressants pour vous. Ce n'est point à Miss Jenny, c'est à ma femme, c'est à l'aimable créature destinée à faire mon bonheur, que je vais confier l'embarassante situation où je me trouve. Elle est telle, qu'en me liant aujourd'hui, j'ai mis au hazard toutes mes espérances : ce seroit peu; mais en risquant de perdre les biens que je possède, ceux que j'attends, je m'expose encore à des reproches méri-

mérités, à un éclat fâcheux, &, ce qui m'est bien plus sensible, à paroître ingrat, à l'être véritablement, en payant d'un cruel retour les bontés d'une parente, d'une amie, que tout doit me rendre chere & respectable.

Sir James s'arrêta, détourna la tête pour me cacher les marques de son attendrissement; mais les inflexions de sa voix m'avoient fait connoître combien il étoit touché. Inquiete de ce qu'il alloit m'apprendre, je lui prêtai la plus grande attention.

Quand je vous vis chez Milord Clare, continua-il, tout me promettoit un sort heureux. Je descends de ce brave Lord Huntley, qui sacrifia ses biens & sa vie aux intérêts de l'infortuné Charles I. Ma Maison, autrefois illustre & riche, constante dans son amour pour le sang de ses anciens Maîtres, perdit avec eux ses titres & ses possessions. Sa ruine n'abaisa

Partie II.

E



point sa fierté, &, loin de mendier les faveurs de la Cour, elle se glorifia de sa pauvreté.

Chef de cette Famille fidelle, mon pere eut l'avantage de plaire à Miss Lineric, de la Maison d'Hamilton, riche héritiere par sa mere, & maîtresse d'elle-même; elle l'épousa, en se réservant la propriété de ses biens, & le droit d'en disposer. Mon pere ne jouit pas longtemps de sa fortune, il mourut, & me laissa au berceau; ma sœur, née trois ans avant moi, faisoit déjà les délices de ma mere: une convention ordinaire entre les époux dont la croyance differe, destinoit ma sœur à professer la Foi Romaine, & je devois être élevé dans la Protestante. Mes parents paternels se chargerent de veiller aux principes que l'on me donneroit. Ma mere, dont le parti étoit profcrit en Ecosse, n'osa s'y opposer. Sans doute elle espéroit que ses grands biens rendroient sa tutele

arbitraire ; trompée dans son attente , elle prit une extrême indifférence pour moi , & ma sœur devint l'objet unique de ses affections.

Je fus instruit à l'Université de Glascow. Milady Rutland, cousine de mon pere , avoit une terre fort proche de ce lieu ; quand elle y séjournoit elle m'y faisoit venir , & se plaisoit à m'encourager dans mes études en récompensant mes progrès : elle suppléoit à la négligence de ma mere , & je lui devois tous les agréments dont je jouissois à Glascow.

Six mois après ma sortie de l'Université, je partis pour visiter les différentes Cours de l'Europe : j'entretins un commerce exact avec la Duchesse de Rutland ; mon cœur simple & naïf s'exprimoit sans détour dans mes lettres, je ne lui cachois rien, pas même mes imprudences ; elle m'aida souvent de ses conseils, sa généreuse amitié s'étendit plus loin ; trouvant modique la



penſion que m'accordoit ma mere, elle la doubla. Par ſon ordre, mon Gouverneur me laiſſa long-temps croire que cette augmentation venoit des repréſentations qu'il avoit cru devoir faire à Milady Huntley.

Je paſſai ſix années loin de ma Patrie. Quand j'y retournai, je ne reçus point de ma mere l'accueil ni les careſſes que mon reſpect, ma ſoumiſſion à ſes volontés, & ma bonne conduite pendant mes voyages, me mettoient en droit d'en attendre. Ma ſœur malade depuis ſon enfance touchoit à ſes derniers moments, elle mourut peu de temps après mon retour : la douleur de ma mere fut immodérée ; loin de la diminuer, ma préſence ſembloit l'accroître. Milady Rutland étoit alors en Irlande ; l'Ecoſſe me devint inſupportable, & je réſolus de la quitter.

J'avois formé un plan pour mon avancement ; je voulois m'approcher du Prince, le ſervir, mériter

sa bienveillance, m'efforcer de rendre à ma famille ses titres & son premier éclat. Je priai le Comte de Blair, mon ami, de communiquer mes desseins à ma mere : fort opposée dans son cœur à la Maison régnante, elle ne devoit pas goûter ce projet; mais le peu de plaisir qu'elle prenoit à me voir, la déterminâ à me le laisser suivre. Elle m'adressa au Duc d'Argyle, remettant au choix de ce Seigneur le parti qu'il me conviendrait d'embrasser, & le pria de me procurer de l'emploi dans les troupes, ou de m'attacher à la personne du Roi; elle m'accorda une pension considérable, reçut mes adieux, & me vit partir sans donner la moindre marque d'attendrissement à un fils respectueux, qui ne put la quitter avec la même indifférence.

Quand j'arrivai à Londres, le Duc d'Argyle étoit à Bath; je ne crus pas devoir me faire présenter au Roi par un autre : en attendant le



retour du Duc, je me livrai aux amusements variés de la Ville, & renouvelai connoissance avec des personnes distinguées que j'avois rencontrées dans les Pays étrangers. Milord Clare fut de ce nombre. La profonde douleur dont je le vis accablé; me toucha : j'allois souvent partager sa solitude; j'étois bien éloigné d'imaginer que mon cœur y trouveroit l'objet d'une passion aussi vive, aussi constante que la sienne, mais destinée à être plus heureuse. J'oubliai près de vous le soin de ma fortune; seulement occupé du desir de plaire, malgré votre froideur, je me livrois à la douce espérance de vous rendre sensible.

Milady Rutland, retournée à Edimbourg, m'écrivait souvent; elle s'étonnoit que je n'eusse fait encore aucune démarche pour mon établissement. Le Duc d'Argyle étoit à Londres; mais vous habitez Oxford, & je ne pouvois le quitter. Il fallut m'y résoudre pour-

tant : le Comte de Blair m'apprit que le Chevalier de Thanet, jeune Gentilhomme sans fortune, mais d'un mérite distingué, avoit fait des progrès si rapides sur le cœur de ma mere, & lui inspiroit une passion si vive, qu'elle ne cachoit point sa tendresse. Il me pressoit de venir lui rappeler, par ma présence, un titre & des obligations dont elle paroissoit ne plus se souvenir. Emportée par ses sentimens, elle pouvoit, disoit-il, oublier qu'elle étoit mere d'un homme entièrement dépendant de ses dispositions. Cet avis me surprit d'autant plus, que la Duchesse de Rutland ne me le donnoit point ; je la connoissois trop bien pour la soupçonner de se prêter à ma ruine. Excepté elle cependant, tous mes parents m'écrivirent conformément à l'avis du Comte de Blair.

En tout autre temps, j'aurois sans doute pensé que ma mere, maîtresse de sa fortune, avoit le droit d'en



disposer sans mon aveu; mais il falloit du bien pour vous obtenir de ceux dont vous dépendiez, & je vous adorois. Dans ces circonstances, l'aspect de la pauvreté me parut insupportable. Je me déterminai à partir, à courir défendre mon héritage au péril de ma vie. Le Chevalier de Thanet me sembla moins l'usurpateur de ma fortune, que le destructeur de ma félicité. L'excès de ma fureur me rendit imprudent: j'écrivis au Comte de Blair, je lui confiai mon départ & mes desseins. Brûlant de m'approcher du Chevalier de Thanet, je m'arrachai avec violence à la douceur de vous voir, & pris la route de l'Ecosse.

Je courus nuit & jour, ne m'arrêtant que pour vous écrire: à deux journées d'Edimbourg, je fus attaqué d'une fièvre violente; elle m'embarassa d'abord la tête, & me causa des transports continuels: un bon Prêtre, chez lequel je logeois,

eut un soin particulier de moi. Il fallut m'ôter mes forces afin de conserver ma vie; & pendant sept jours on douta s'il seroit possible de me sauver de ce mal dangereux.

Mon valet de chambre, ignorant les raisons qui me faisoient retourner en Ecosse, se hâta d'écrire à ma mere la situation où j'étois réduit, & le lieu où elle me contraignoit de séjourner. Je ne fais ce qu'elle pensa en me sachant si près d'elle; mais le huitieme jour de ma maladie je vis avec une extrême surprise Milady Rutland au chevet de mon lit.

La présence d'une personne que j'aimois, dont je me croyois aimé, me charma, m'attendrit; je donnai des marques de foiblesse en sentant ma main pressée entre les siennes. Nous restâmes un peu de temps sans parler; sa démarche, ses regards pleins de bonté m'apprirent qu'elle me conservoit encore son amitié. En se taisant sur le penchant de ma

mere, elle m'en avoit fait douter. Cette Dame écouta mes plaintes avec douceur; & sans entrer dans aucun détail, elle me pria de m'occuper seulement du soin de me rétablir: elle me promit de rester aux environs de ma demeure, de me visiter tous les jours en attendant le retour de mes forces; & comme le repos & le silence m'étoient nécessaire, elle me laissa entre les mains d'une de ses femmes, & d'un Médecin, venu d'Edimbourg avec elle.

Rendu à moi-même, & presque convalescent, j'envoyai à Lothiane, où je vous avois prié de m'adresser vos Lettres. On m'en apporta une de Miss Clifford. Elle me disoit que peu de jours après mon éloignement, vous étiez partie d'Oxford, & qu'elle ne savoit point encore où vous logiez à Londres. Cette nouvelle me consterna. J'attendis avec la plus grande impatience une seconde Lettre. Je la

reçus; mais elle augmenta mon inquiétude, en me confirmant l'ignorance de la jeune Miss sur votre sort. Elle continua de m'écrire, & ses lettres détruisirent le reste d'espérance qui me soutenoit encore. Son amitié pour vous, peut-être sa complaisance pour moi, l'engagea à envoyer un exprès à Londres, chez votre Tuteur. Il se mouroit; on ne put le voir; ses gens dirent qu'il ne connoissoient ni Miss Glanville ni ses parents.

Je ne tenterai point de vous exprimer la douleur dont je fus pénétré en pensant vous avoir perdue pour jamais. Sans cesse occupé de vous, mon imagination erroit sur mille objets affligeants. Vos parents vous rappelloient-ils, alliez-vous les trouver à la Jamaïque, ou leur retour vous enlevoit-il à moi? Quelquefois, vous croyant au milieu des Mers exposée à la fureur des vents, je tremblois pour vos jours; un instant après il me sembloit vous voir

paissible, contente, négligeant, oubliant un infortuné dont la tendresse n'avoit pu toucher, comblant les vœux d'un amant plus heureux... O ma chere Jenny! Ces différentes images que se formoit un esprit inquiet, étoient bien moins cruelles encore que la triste vérité. Vous pleuriez, vous gémissiez; accablée sous le poids de vos peines, vous les dévoriez en secret. Qu'un mot écrit par une main si chere, eût été nécessaire à notre commun bonheur! Votre confiance en moi pouvoit alors... elle m'eût épargné le reproche... Ah, Jenny, Jenny! Pourquoi?... non, il ne m'est plus permis de me plaindre de vous.

Dès que je pus soutenir le mouvement d'une Berline, j'accompagnai Miladi Rutland à Duglas. Le Comte de Blair vint m'y voir. Personne ne me parloit de ma mere; on éludoit mes questions, on n'y répondoit point : j'appris enfin

qu'elle étoit mariée. Foible encore, ranimé seulement par la fureur, par le desir de me venger du Chevalier de Thanet, que j'accusois de toutes mes peines, je résolus de quitter Milady, d'aller à Edimbourg, de chercher cet homme, de le priver de la vie, ou de terminer par ses mains des jours qui ne pouvoient plus être heureux.

Mes desseins étoient connus à la Duchesse de Rutland; c'étoit pour en prévenir l'exécution qu'elle m'avoit conduit à Douglas. Elle vouloit me calmer, & ne doutoit point du pouvoir que mon respect & mon attachement lui donneroient sur mon esprit.

Jamais femme ne fut plus aimable, ni plus généralement estimée que Milady Rutland. Née à Londres, possédant par sa mere de grands biens en Écosse, mariée à un Seigneur attaché à la Cour, & puissant dans le Royaume, à l'âge de dix-neuf ans, elle resta veuve,

& maîtresse de quinze mille guinées de rente. Sa conduite assez extraordinaire fixa long-temps sur elle l'attention publique. Elle seule, peut-être, fait allier à l'exacte décence la liberté d'une façon de vivre, exempte de contrainte & d'assujettissement : sans sortir de sa Patrie elle a toujours voyagé, & continue encore à parcourir les trois Royaumes, s'arrêtant ou elle s'amuse, & laissant par-tout des marques de la bonté de son cœur. La regle de sa vie est d'être utile aux autres, & complaisante pour elle-même. Ses traits sont beaux. La tranquillité de son ame a prolongé sa jeunesse. Elle est généreuse, sincere, simple dans son langage & noble dans ses idées ; elle plaît, elle intéresse, on l'aime, on la respecte ; ce qu'on sent pour elle, approche de la vénération ; elle inspire ces sentiments tendres & folides que fait toujours naître un mérite rare & reconnu.

Je fais, me dit-elle un jour, le

projet que vous méditez : jene vous blâme point de l'avoir conçu ; un mouvement naturel & pardonnable doit vous rendre odieux celui qui succede à vos droits : mais si vous êtes capable de modération , si vous daignez en croire une amie , vous n'écouteriez point un ressentiment trop vif , & vous abandonneriez le dessein cruel qui vous a conduit ici. La vengeance est une satisfaction foible & passagere ; un même instant la donne , la dissipe , & livre à de longs regrets. En attaquant la vie d'un homme adoré de votre mere , voulez-vous justifier son indifférence & mériter sa haine ? Porteriez-vous la douleur dans le sein de celle qui vous a donné le jour ? Percerez-vous à ses yeux l'objet de ses plus tendres affections ? Oseriez-vous l'en priver ? Et si vous le faites , pensez-vous obtenir jamais le pardon de cette offense ? Loin de réparer vos pertes , ce crime infructueux comblera votre malheur.

Mais qui vous assure de la victoire? Ne pouvez-vous pas succomber? Dans l'un ou l'autre cas examinez l'avantage que vous poursuivez. Songez-y, Sir James; vous risquez de déchirer le cœur de votre mere, de lui causer une douleur inexprimable, de périr, ou d'être irrévocablement déshérité.

Je ne répondis rien. Combattu par mille mouvements opposés, je ne pouvois encore céder à la force d'un raisonnement dont pourtant la justesse me frappoit, & dispoit mon ame à recevoir de plus douces impressions.

Premiere cause de votre infortune, continua Milady, je suis obligée à trouver un moyen de la diminuer. C'est moi qui amenai le Chevalier de Thanet en Ecoffe. Son pere m'avoit aimée dès ma plus tendre enfance. Sensible à son mérite, aux agréments de sa personne, je l'aurois préféré, si j'eusse été
libre

libre dans mon choix. Les grands biens & la faveur du Duc de Rutland, déterminèrent mes parents à me donner à lui. Il reçut ma main, mais l'image de Sir Thanet resta toujours présente à mon esprit, & chère à mon cœur. Il étoit marié quand je devins veuve; j'en ressentis un chagrin véritable. Je cherchai par-tout Sir Thanet; mes voyages n'avoient pour but que le desir de le rencontrer. Je trouvois de la douceur à me livrer à mes sentiments, il les ignoroit; mais ses yeux me disoient souvent qu'il se souvenoit de ses premiers penchans.

Sir Thanet fut tué en Allemagne. Sa mort m'affligea sensiblement: je donnai des larmes à sa perte, je me plûs à conserver son idée, sa mémoire m'est chère; tout ce qui tient à lui, tout ce qui le rappelle à mon souvenir, devient l'objet de ma complaisance, & acquiert des droits à mon amitié.

Partie II.

F



Je trouvai le Chevalier en Irlande; il venoit de perdre sa mere & un procès dont les fraix immenses absorboient presque tout ce qui lui restoit de biens. Sa situation m'attendrit; je me sentis pressée d'un desir vif de l'obliger. Je me liai avec lui : à ma priere, il me suivit ici; votre mere y vint passer deux mois; je lui confiai mes desseins sur le jeune Thanet; je voulois lui donner ma niece, riche héritiere, entièrement sous ma dépendance par le testament de ma sœur. Elle n'a que neufans; il auroit joui d'une partie de son bien en attendant le moment de posséder toute sa fortune avec sa personne. Lady Huntley, guidée par une folle passion, lui fit offrir le don actuel de huit mille guinées de rente. Ma niece aura bien plus; mais l'avenir est si éloigné aux yeux de la jeunesse! un avantage présent déterminâ le Chevalier. Sans m'en parler il signa le contrat qui l'unissoit à votre

mere; leur mariage se fit en secret; & quand le Comte de Blair vous conseilla imprudemment de venir vous y opposer, il n'étoit plus au pouvoir de personne d'y mettre obstacle.

Je vous ai confié les motifs de mon amitié pour le Chevalier de Thanet; à présent j'ose vous demander le sacrifice de votre ressentiment, & vous prier d'accepter le sort que je lui destinois. Cédez à mes desirs, rendez-moi l'occasion perdue de faire un heureux: je m'engage dès cet instant à reconnoître cette condescendance par le don... Je l'interrompis avec vivacité. Permettez-moi, Milady, lui dis-je, de ne pas entendre davantage; la douceur de vous obliger est sans prix pour moi, le Chevalier de Thanet jouira paisiblement des biens qu'il me ravit; loin d'attaquer ses jours, je me sens capable de les défendre, si vous me l'ordonniez. Mais souffrez que ce sacrifice soit pur;



laissez-moi refuser vos dons généreux : je tiens peu à la fortune ; heureux de mériter votre estime, de conserver une amitié qui m'est si chère, je m'applaudirai, même dans l'état le plus fâcheux, d'avoir pu vous donner une preuve certaine de ma soumission & de mon respect.

Cette promptitude à m'accorder une grace que je desirois ardemment d'obtenir, reprit Milady, ce noble désintéressement, redoublent mes obligations. Mais laissons ce discours, nous le reprendrons à Bristol où je vais passer un peu de temps : vous ne me refuserez pas de m'y accompagner : Lady Huntley m'a remis un billet de deux mille guinées pour vous dédommager des fraix de votre voyage ; le voilà, ajouta-t-elle, en me le donnant ; elle ne desire point de vous voir, mais je veille à vos intérêts auprès d'elle ; votre pension est augmentée, & l'Alderman Burton,

qui prend soin de ses affaires à Londres, a déjà l'ordre de fournir l'argent nécessaire à l'acquisition de la Charge dont le Duc d'Argyle doit vous procurer l'agrément. Je ne vous presse point d'accepter le parti que je viens de vous offrir; cependant ma niece peut, en vous donnant la main, faire rentrer dans votre Maison les titres & les biens que les troubles de la Nation ne lui ont point encore permis de recouvrer. J'abandonne ce sujet à votre plus sérieuse considération, & dans un mois je vous prierai de m'instruire de vos résolutions. Nous partîmes le lendemain; j'avois reçu à Douglas une lettre de Miss Clifford, elle ne me donnoit aucune nouvelle de vous. Dès que je fus en Angleterre, j'envoyai mon valet de chambre à Londres, avec ordre d'aller chez Sir Humfroi, de s'informer des amis, des parents de cet homme, de faire d'exactes recherches parmi eux,



de ne rien négliger pour découvrir ce que vous étiez devenue. Son voyage fut inutile; il n'apprit rien, & son retour me désespéra.

Une lettre du Comte de Blair me fit connoître toute l'étendue des obligations que j'avois à la Duchesse de Rutland. Elle seule pressoit le Duc d'Argyle de s'employer en ma faveur. Ma mere, loin de s'occuper de mon établissement, ne se souvenoit plus de mon existence. Le billet de deux mille guinées, les fonds déposés chez l'Alderman Burton, l'augmentation de mon revenu, je devois tout à la libéralité de la Duchesse; pénétré des procédés d'une amie si respectable, reconnoissant de ses bontés, je me crus obligé de céder enfin à ses desirs.

Sans espoir de vous retrouver, d'être heureux par l'amour, je tentai de le devenir par l'ambition. Des idées de grandeur se mêlerent à ces tendres sentimens dont j'étois

si douloureusement affecté. Maître d'accepter un parti que les plus opulents Seigneurs d'Angleterre auroient recherché, je commençai à réfléchir sur tant d'avantages offerts. Milady Rutland me pressoit: je promis, je m'engageai formellement à épouser dans quatre ans la jeune Lady Betsey d'Arran...

Sir James alloit continuer; mais me voyant pâlir, me renverser sur le siege où j'étois assise, il poussa un cri, & jettant ses bras autour de moi, il s'empessa de ranimer mes esprits. Eh! d'où vient cette crainte? D'où naît cet effroi, me disoit-il? pourquoi ma chere Jenny s'alarme-t-elle? O mon aimable femme! rassurez-vous: un lien sacré nous unit, vous êtes le choix de mon cœur, un nœud déjà formé détruit tout autre engagement; écoutez-moi, croyez-moi, ne vous défiez point d'un homme qui vous adore. Si vous daignez vous prêter à mes soins, à mes desirs, tout s'ar-



rangera au gré de mes vœux & des vôtres.

Les careffes de Sir James, ses discours, ses serments, ses protestations, rien ne calmoit le trouble qui venoit de surprendre mon cœur, il ne pouvoit ramener mon attention; je pleurois, je ne l'écoutois point. Ah grand Dieu! m'écriai-je enfin, une telle confiance devoit bien précéder la cérémonie de ce matin!

Si vous m'aviez aimé comme je vous aime, dit Sir James, je ne me ferois point attiré ce reproche qui m'est sensible; ma confiance eût mis mon sort dans vos mains; vous m'avez vu long-temps agité, inquiet, rêveur, chagrin; je combattois avec moi-même, je desirois ardemment de retirer ma parole avant de me donner à vous. Combien de fois j'ai voulu vous parler! Mais tant de fierté dans vos yeux, d'indifférence dans votre cœur, une si grande prévention contre moi, m'ont fait craindre de vous perdre pour ja-

mais, si je vous laissois connoître ma position. Comment me dégager sans vous quitter un peu de temps? Il falloit retourner auprès de Milady Rutland, aller lui avouer mon penchant, mes chagrins, mes desirs, la toucher, l'attendrir, obtenir d'elle ma liberté: mais votre obstination à rejeter les preuves de mon amitié, à refuser mes secours, m'a fixé près de vous. Comment me résoudre à vous abandonner dans une demeure si triste, exposée au besoin, réduite à chercher les moyens de pourvoir à votre subsistance, déterminée à accepter le premier asyle offert? Que devois-je à mon retour, si je me voyois privé une seconde fois de vous, du seul bien qui m'est cher? Pardonnez-moi, mon aimable amie, d'avoir entrepris de me le conserver au risque de vous déplaire. Il s'arrêta, me regarda, prit ma main, la baisa; s'apercevant que je m'affligeois toujours, & ne me dispois pas à

lui répondre : ô ma charmante Jenny, je ne vous chagrinerai point, s'écria-t-il ; fortune , honneurs, dignités , je veux tout sacrifier à ce que j'aime. J'allois vous prier d'être seulement un an sans porter mon nom, sans prendre le titre de ma femme ; de me laisser le temps de prévenir Milady Rutland ; je voulois qu'elle ignorât le moment de notre mariage, qu'il parût fait de son aveu ; je lui devois cette déférence, même en renonçant à ses bienfaits, & à l'alliance projetée. Il m'est affreux de manquer d'égards pour une parente , pour une amie si digne de ma reconnoissance ; mais je lui remettrai ce que je tiens de sa générosité, j'abandonnerai l'espoir d'une riche succession, la certitude d'un titre, tout enfin... Eh ! que sont pour moi les grandeurs, les vaines dignités ! Leur attente vous a-t-elle jamais remplacée dans mon cœur ? O ma chere Jenny ! Plût au Ciel !.... Pourquoi, ah ! pour-

quoi ne reçûtes-vous pas ma main à Oxford ? Que n'étions-nous unis avant ce fatal voyage ? La perte de vos espérances & des miennes eût été un léger malheur pour votre époux. Réduit à ma légitime, ne possédant que le simple héritage de mes peres, j'aurois vécu content sur la montagne la plus aride de l'Ecosse : mon cœur eût gémi sans doute de ne pouvoir vous procurer que les seuls plaisirs du sentiment ; mais si vous m'eussiez aimé, si vous eussiez supporté sans peine nos communes privations, je n'aurois rien envié, rien regretté. Qu'importe l'habit qui nous couvre, l'aliment qui nous soutient, ou la perspective qui s'offre à nos regards, quand, heureux au-dedans de nous-mêmes, nous jouissons du bonheur que nous avons le plus désiré, & qui nous paroît le seul capable de remplir tous nos vœux. Sir James cessa de parler, & attendit ma réponse d'un air triste & inquiet.

Remettre à une personne généreuse le pouvoir de nous ôter ou de nous conserver des avantages que nous semblons négliger pour elle, c'est l'engager à préférer nos intérêts aux siens, & notre satisfaction à son propre bonheur. Mille idées mortifiantes s'élevoient dans mon esprit, en songeant à quels soupçons m'exposoit le secret exigé; cependant un instant de réflexion me rappella mes vœux récents, les obligations indispensables de mon nouvel état; il ne me convenoit plus de m'opposer à la volonté de Sir James. Comme des représentations sur une affaire terminée sont souvent fâcheuses, & toujours inutiles, je pris le parti de me soumettre à des dispositions qu'il n'étoit plus temps de changer.

Je me trouveroïis bien malheureuse, Monsieur, lui dis-je, si je vous réduisois à vivre dans l'obscurité, vous qui avez daigné me tirer de celle où me condamnoit

ma mauvaise fortune. Pardonnez un premier mouvement, je voudrois avoir pu vous le cacher, & me reproche la douleur qu'il vient de vous causer. Expliquez-moi vos intentions, je m'y conformerai. Vous êtes le maître d'imposer des loix à un cœur reconnoissant; elles ne lui paroîtront jamais dures, quand vos avantages ou votre bonheur seront le prix des sacrifices qu'il devra vous faire.

O ma charmante Compagne! s'écria Sir James, transporté de joye, je jure par vous-même de me rappeler chaque jour de ma vie la douceur de ce procédé. Quand j'ai craint de vous ouvrir mon ame, je ne connoissois pas toute la noblesse de la vôtre. Aimable & chere Jenny! tes larmes ont déchiré mon cœur, mais ta complaisance le pénétre de plaisir. Puis-ai-je t'en payer dignement! Ah! que le Ciel me punisse dans sa colere, qu'il nous sépare, me prive à jamais de toi,

fi tes moindres desirs trouvent en moi la plus légère résistance, si je ne les préviens pas, si ta satisfaction n'est pas toujours le premier de mes soins, & si j'envisage dans l'avenir un autre bonheur que celui de combler le tien.

De tendres caresses suivirent ces expressions de sa reconnoissance; ensuite il commença à détailler les mesures qu'il avoit cru devoir prendre pour assurer le secret de notre union. La nécessité de me montrer presque tous le jours à Londres, dit-il, & l'envie de n'en passer aucun sans vous voir, m'ont forcé de choisir votre demeure près de la Ville. Je n'ai rien trouvé dans ses environs de plus convenable à mes desseins, qu'une maison isolée, & très-jolie, située à Islington. Je voulois m'en rendre entièrement le maître; mais la propriétaire n'a pu consentir à céder le côté qu'elle habite. C'est un pavillon détaché du corps de logis, sans communi-

cation dans le grand bâtiment, mais dont les vues s'étendent sur une partie du Jardin. Je me suis informé de cette femme. Elle s'appelle Mistrifs Roberts, est d'honnête famille, veuve d'un Ministre, & vit très-retirée. Je lui ai confié que j'attendois de Coventry une fille riche & de qualité, liée par ses promesses à mon frere, jeune Officier de Marine, actuellement en mer pour le service de sa Patrie. Les parents de cette Dame, ai-je ajouté, la pressant de recevoir les soins d'un autre, Miss Jenny vient se mettre sous ma protection, afin de se conserver à l'homme dont son cœur a fait choix. Nous ignorons elle & moi le temps du retour de mon frere; la jeune Miss l'attendra chez vous : j'ai fini par prier Mistrifs Roberts de vous appeler seulement Miss Jenny, & de ne jamais prononcer devant personne le nom d'Asteley que je lui ai dit être celui de votre fa-

mille. Elle me l'a promis, s'est chargée du soin de trouver de gens pour vous servir, mes les a présentés, & je les ai arrêtés sur sa parole.

En qualité de confident d'un frere chéri, mes visites ne seront point suspectes : je m'efforcerai de ne pas les rendre trop fréquentes pendant le jour ; mais toutes les nuits une porte qui s'ouvre dans la campagne, me donnera la facilité d'entrer chez vous sans être aperçu. Deux pieces que j'ai fait percer, me conduiront au pied d'un escalier dérobé, caché par un retranchement ménagé exprès. Par là, je parviendrai à votre cabinet. Lidy, & un de mes valets de chambre, dont la fidélité m'est connue, sauront seuls notre secret : mes chevaux m'attendront à une ferme prochaine ; personne ne supçonnera notre intelligence ; & quand je pourrai m'arracher un peu de temps au plaisir délicieux de vous
voir,

voir, d'être près de vous, j'irai trouver Milady Rutland. Je lui ouvrirai mon cœur, j'avouerai ma passion, sans avouer que j'en possède l'objet. J'étois lié par l'amour, lui dirai-je, avant de l'être par mes promesses: je connois Milady; sa douceur, son indulgence, sa bonté ne lui permettront pas de m'affliger. Elle me rendra ma parole; elle ne me privera point des avantages qu'elle m'a faits; elle ne changera rien à ses dispositions généreuses. Je conserverai son estime, son amitié, l'assurance d'une grande fortune, dont ma chere Jenny sera la maîtresse. Alors je déclarerai notre union, comme si elle venoit d'être formée; je présenterai mon aimable Compagne à Milady, à ma famille, à la Cour, à tout le monde; enfin on admirera ce que j'aime, mon choix sera applaudi, mon bonheur envié, & tous mes desirs remplis.

Sir James, en finissant, me de-
Partie II. G



manda si j'avois des objections à faire sur cet arrangement, ou si je sentoie de la répugnance à m'y prêter. Je ne crus pas devoir en montrer. Cependant j'étois humiliée du personnage qu'il me forçoit de représenter. Je rougissois intérieurement de passer dans ma maison pour une fille passionnée, préférant sa satisfaction à ses devoirs, capable de se soustraire à la juste autorité de ses parents, & de sacrifier sa réputation au penchant de son cœur, en hazardant une démarche si téméraire. La retraite dans laquelle je devois vivre, pouvoit seule adoucir le désagrément d'une pareille situation. Je répondis à Sir James que ne séparant plus ses intérêts des miens, je me conformerois à ses volontés, & m'efforcerois de trouver ma félicité dans tout ce qui contribueroit à assurer la sienne.

Il avoit eu la précaution de faire apporter des habits de voyage.

Nous en choisîmes deux, & les froissâmes Lidy & moi, avant de les vêtir, afin qu'ils parussent moins neufs. Ensuite nous traversâmes le jardin, & sortîmes de la maison par une porte de derriere. Elle donnoit dans une petite ruelle aboutissante au grand chemin. Une berline attelée de six chevaux de poste, se présenta pour nous recevoir en sortant de la ruelle. Elle nous conduisit en peu de temps à Islington. Arrivée chez moi, Mistress Roberts vint me saluer. Elle me parla avec beaucoup de politesse. Mes gens rassemblés par son ordre, s'avancerent au nombre de dix. Elle me les nomma, en m'instruisant de la qualité de leurs services. Je l'invitai à souper, mais elle s'en défendit, & me quitta quand on m'avertit que j'étois servie. Sir James sortit avec elle, en me disant, d'un air froid & poli, qu'il viendrait le lendemain prendre mes ordres, & savoir si ses

premiers soins avoient réuſſi au gré de mes deſirs.

Je me hâtai de ſouper pour me retirer de bonne heure. J'eſpérois jouir d'un peu de liberté, me livrer au repos ou à mes réflexions; mais à peine commençois-je à m'entretenir avec Lidy, qu'un petit bruit ſe fit entendre. La porte de mon cabinet s'ouvrit, Sir James parut à mes yeux, & je me vis contrainte à lui donner des moments qu'il m'eût été plus doux de paſſer ſeule.

Le goût & la magnificence du Baronnet avoient changé une habitation commode, mais ſimple, en une demeure riante & agréable. Rien n'étoit négligé. Deux parterres émaillés de mille couleurs ſe terminoient par une piece d'eau aſſez grande; on venoit d'y mettre quantité de poiſſons pour me donner le plaifir de la pêche. Une voliere, remplie de jolis oiſeaux, ſe trouvoit au bout de la principale allée; toutes les eſpeces d'animaux,

dont on peut s'amuser à la campagne, ne laissoient rien à desirer ; & un superbe attelage de six chevaux Napolitains, me procuroit la facilité de me promener dehors en berline ou en caleche. Je me plus infiniment dans cette belle solitude, j'y retrouvois l'aisance & la tranquillité qui me rendoient heureuse à Oxford. La musique, la lecture & le dessein suffisoient à mes plaisirs. Mais Sir James les troubloit souvent. Il me reprochoit une froideur que j'avois sans le savoir. Ma docilité, mes complaisances, un soin extrême & continuel de lui prouver mon estime & ma reconnaissance, ne satisfaisoient point son cœur passionné. Il exigeoit un sentiment dont l'idée même ne se peignoit point à mon esprit, & se plaignoit sans cesse de ne pouvoir me l'inspirer.

Je lui devois trop pour ne pas fouhaiter de le voir content; mais je le fouhaitois de sang froid, par

des motifs qui marquoient la bonté de mon cœur, & jamais par l'espece de sensibilité dont Sir James vouloit me rendre susceptible. L'égalité de mon humeur le chagrinoit. Il se faisoit instruire de ma conduite, de mes occupations en son absence, & paroissoit fâché d'apprendre que je goûtois des amusements préparés par ses soins. L'excès de sa tendresse me sembloit plus incommode que flatteur; je trouvois de la bizarrerie dans ses desirs, dans ses plaintes; il faut avoir aimé pour comprendre les peines que se fait un cœur fortement épris. Les chagrins du Baronnet m'apprirent qu'il est possible de tout accorder à l'amour, & de ne pas le rendre heureux.

Dix mois s'écoulèrent sans que Sir James se disposât à s'éloigner de moi, ni parlât du temps où il iroit trouver Milady Rutland. Cependant il cessoit insensiblement de se gêner, de s'observer devant mes

gens. La charge qu'il exerçoit alors l'obligeoit d'assister souvent au lever du Roi; tous les matins il retournoit à Londres, revenoit à sept heures, & ne me quittoit plus du reste du jour. Je n'osois me plaindre d'une conduite que les circonstances me faisoient regarder comme un manque d'égards pour moi: mes plus légères observations sur ce sujet attiroient ses reproches, excitoient sa colere ou ses chagrins; mon indifférence me rendoit ses affiduités importunes, disoit-il. Cette idée ne l'engageoit point à se priver du plaisir qu'il sentoit à me voir, mais à me quereller à tous moments de ne point le partager. Par un sentiment injuste, il vouloit me forcer à lui faire gré de ses transports, de ses caresses, de ses imprudences, de tout ce qu'il faisoit pour se contenter lui-même.

Au commencement du Printemps un accident fâcheux réduisit



en peu de jours **Mistris Roberts** à la dernière extrémité. En allant à Londres dans une petite voiture découverte, elle versa, & se blessa dangereusement à la tête : je fus touchée du triste état de cette pauvre femme; bientôt la crainte de quitter ma demeure se joignit à la compassion qu'elle m'inspiroit.

La Cour partit pour Tumbidge. Sir James ne put se dispenser de la suivre; il en ressentit une peine véritable, & se plaignit mille fois d'un assujettissement qui avoit été l'objet de son ambition. Le jour de son départ, il passa assez de temps à regarder travailler des Peintres qui finissoient une perspective. Deux fenêtres de l'appartement de **Mistris Roberts** s'ouvroient sur le lieu où Sir James étoit assis avec moi. Son importune tendresse ne pouvant se contraindre, il baisa plusieurs fois ma main. Je lui fis remarquer qu'un homme âgé & une femme assez bien mise paroif-

soient derrière les vitres, & sembloient nous observer attentivement. Il y porta les yeux, mais ces personnes se retirèrent fort vite, fermerent les rideaux sur elles, & les entr'ouvrant, continuerent de nous examiner. Nous rentrâmes peu occupés de leur curiosité. Sir James partit le soir avec le dessein de revenir bientôt, & de trouver un prétexte pour me revoir avant la fin du voyage.

Son absence me laissant libre dans mes actions, je fis offrir à Mistris Roberts tous les secours dont elle pouvoit manquer, & m'informai régulièrement de son état. Avant son accident, mes gens & les filles qui la servoient avoient eu peu de commerce ensemble; comme j'envoyois plusieurs fois le jour chez elle, ils se virent davantage, s'entretenrent plus familièrement, & bientôt en vinrent à de mutuelles communications.

Une de mes femmes m'apprit que

Mistrifs Roberts étoit fille d'un Gentilhomme fort riche : sa tendresse pour un jeune Ministre, Chapelain du Comte de Sommerfet, lui fit perdre sa fortune avec l'amitié de son pere ; elle sacrifia l'une & l'autre à la douceur de s'unir à l'homme qu'elle aimoit. Cinq ans après son mariage, Monsieur Roberts mourut. Le Comte de Sommerfet, touché de la situation de sa malheureuse veuve, continua de lui donner les cent guinées qu'il payoit à son mari. Ce Seigneur étant mort lui-même sans faire aucunes dispositions, Mistrifs Roberts se crut une seconde fois privée de tous secours. Mais elle trouva un nouvel appui dans la sœur du Comte : cette Dame compatissante & généreuse, non-seulement lui donna pour tout le temps de sa vie un petit bien de Campagne dont le revenu pouvoit suffire à ses besoins, mais elle y fit élever le corps-de-logis où j'étois

actuellement, rendit les jardins agréables, & procura une grande aisance à Mistris Roberts, en la mettant en état de tirer avantage de cette partie de la Maison qu'elle louoit cent livres sterlings.

Dès les premiers jours de sa maladie, cette femme s'étoit hâtée d'écrire à sa Bienfaitrice, elle la prioit de lui envoyer un de ses gens d'affaire, afin qu'il prit possession de ses effets. Elle desiroit, disoit-elle, voir retourner à sa source un bien, qui, sans doute, en sortiroit encore pour le soulagement de quelque nouvel objet de la compassion d'une Dame si généreuse.

Au-lieu d'un homme d'affaire, sa protectrice lui envoya son valet de chambre, Chirurgien, & une de ses femmes; l'un habile dans son art, afin qu'il la soignât; l'autre avec ordre de rester près de la malade, de la consoler, & lui promettre de sa part, qu'en allant à Londres, où elle devoit bientôt se rendre, elle

se détourneroit de sa route exprès pour passer à Islington, & lui faire une visite.

Lidy entrant un soir chez Miss Roberts, trouva près de son lit cette femme venue pour la consoler. La présence de Lidy sembla lui donner de l'humeur, elle l'attaqua de conversation, lui fit plusieurs questions d'un air familier & hardi; elle s'enquit de sa naissance, de sa fortune, & sur-tout de ses liaisons avec Milord Danby. Fatiguée de ses interrogations, choquée du ton dont elles étoient faites, Lidy lui répondit: Miss ne connoît point Milord Danby, ne reçoit aucunes visites, & ne doit compte à personne de ses démarches; mais elle pourra toujours s'en rendre un très-satisfaisant de sa conduite. Sur quoi cette femme se récriant, répétant ces derniers mots, lui dit: bon Dieu, quelle assurance! mais votre discrétion est inutile, je suis bien instruite, au-

tant que vous, peut-être, & d'autres le font aussi. Elle ajouta avec assez de dédain : Miss Jenny connoît Milord Danby, elle le connoît beaucoup; dans peu vous conviendrez de cette vérité. Ensuite elle se retira, sans vouloir céder aux instances de Lidy qui la prioit de rester, & vouloit la détromper.

Quand elle me fit ce récit, il me rappella ces gens dont j'avois remarqué l'attention curieuse. Je pensai que Sir James & Milord Danby se ressembloient peut-être. Je badinai Lidy de s'occuper d'un événement si léger. Il ne me parut pas digne d'être approfondi, & je n'y pensai plus.

Je recevois des lettres fort tendres de Sir James. Elles m'exprimoient un desir vif de me revoir, & l'ennui qu'il éprouvoit loin de moi. Les dernières m'avertissoient de sa prochaine arrivée, & je l'attendois à tous moments.

Le douzième jour après son dé-



part, le bruit d'une voiture venant au grand trot m'attira aux fenêtres de mon cabinet; je vis entrer dans ma cour un carrosse à six chevaux, escorté de quatre Cavaliers. Les couronnes qui étoient sur la berline, annonçoient un Pair du Royaume. Une Dame magnifiquement vêtue en descendit. Deux femmes la suivoient. Celle dont les questions avoient révolté Lidy, accourut à sa rencontre. La Dame lui parla d'un air riant; & voyant un de mes gens dans la cour, elle lui fit signe de s'approcher, & sans doute lui ordonna d'ouvrir l'appartement d'en-bas où elle entra. Tout de suite on vint de sa part m'inviter à descendre pour recevoir la visite d'une amie de Mistriss Roberts, qui desiroit ardemment le plaisir de me voir & de m'entretenir.

Ce message me surprit. Il étoit naturel d'imaginer que celle dont l'air de grandeur venoit de me frapper, devoit être cette généreuse

sœur du Comte de Sommerfet, protectrice de Mistrifs Roberts. Mais à quoi attribuer ce desir pressé de me voir? Qui pouvoit l'exciter en elle? Je ne me sentoisp point disposée à recevoir sa visite. Les propos tenus à Lidy sur Milord Danby, commencerent à m'inquiéter, à me faire craindre une méprise qui exposeroit ma réputation ou mon secret. Peut-être y avoit-il une Miss Asteley, que cette Dame croyoit trouver en moi. Indécise, & ne sachant à quoi me déterminer, j'allois envoyer la prier de m'excuser, lorsque, lassé d'attendre, elle monta, accompagnée seulement de la femme qui demouroit depuis peu chez Mistrifs Roberts.

Je vous dérange peut-être, Miss, me dit-elle, en entrant. Mais le desir de vous voir me fait passer par-dessus de vaines formalités. Et se tournant vers celle dont elle étoit suivie; qu'elle est belle, Bridget, lui dit-elle, à demi-bas! quel air

noble, modeste, que de graces! se peut-il,.... je la plains, en vérité. Et s'adressant à moi : vous êtes interdite, Miss; je devine la raison de votre trouble; mais cessez de craindre. Je ne veux ni vous nuire, ni vous insulter.

Elle s'étoit assise en parlant, & j'avois pris ma place vis-à-vis d'elle. Je ne fais, dis-je, avec beaucoup d'émotions, si je dois des remerciements à Milady pour de telles assurances. Je lui rends graces de la compassion dont elle m'honore; mais j'ai peine à comprendre ce qui me l'attire. Ma conduite & mes sentimens me mettent en droit de ne craindre les insultes de personne.

Cette fierté ne vous convient pas, Miss, reprit la Dame; quand je vous traite avec bonté, il vous sied mal de montrer de la hauteur.

Ne changez pas ma pitié en un juste dédain. Vous me paroissez une charmante fille; je ne suis point surpris de l'extrême passion que
vous

vous inspirez. Si la retraite où vous vivez n'est pas l'effet de la jalousie de Milord Danby ; si vous l'avez choisie vous-même, j'en augurerai très-bien de votre caractère. Mais dites-moi depuis quel temps vous enchaînez le cœur de ce Lord.

Je répète à Milady, repris-je, que sa pitié m'étonne. Plus je m'examine, moins je crois pouvoir devenir l'objet d'un *juste dédain*. Jamais je ne vis Milord Danby, & n'imagine point qui me soumet à entendre de pareils discours, ou à répondre à des interrogations si choquantes.

Je vous l'ai déjà dit, Miss, repartit Milady, ces grands airs ne vous conviennent point. Pensez-vous qu'ils puissent m'en imposer, m'engager à vous croire ? Et se tournant encore vers sa femme de chambre, qui se tenoit debout derrière son fauteuil : je suis fâchée, tout-à-fait fâchée, lui dit-elle, de voir une si

Partie II.

H



aimable créature dans ce vil état, & plus encore de m'appercevoir qu'elle s'y plaît.

Une extrême rougeur couvrit alors mon visage; je sentis mes larmes prêtes à couler. Milady vient de m'affurer, dis-je, qu'elle ne vouloit point m'insulter; je m'attendois à lui voir mieux tenir sa parole.

C'est vous qui me forcez d'y manquer, reprit-elle, doucement. Comment supporter la hardiesse de votre désaveu? Vous ne connoissez pas Milord Danby, dites-vous; cependant deux personnes qui ne peuvent se méprendre à ses traits, l'ont vu plusieurs fois ici, & par un zele que j'ai blâmé, ont suivi ses démarches, se sont assurées qu'il passoit une partie des jours avec vous, & que, toutes les nuits, une porte secrete.... mais je ne veux pas pousser cet éclaircissement plus loin.

Ce discours me confirma dans

l'idée qu'il devoit y avoir assez de rapport entre la figure de Milord Danby & celle de Sir James, pour que l'on pût s'y méprendre à un peu de distance. Cet effet du hazard m'exposoit à l'humeur, au ressentiment d'une femme, que la conduite de Milord Danby intéressoit sans doute. Comment la désabuser sans decouvrir un secret qu'il m'étoit défendu de révéler, & comment soutenir le mépris que son erreur lui inspiroit pour moi?

Ni je ne suis hardie, répondis-je en me levant, ni accoutumée à souffrir un tel langage. Je prie Milady de croire qu'on ne peut lui donner ici des informations sur le Lord dont elle semble inquiète, & de me pardonner, si, en me retirant, je la laisse en liberté de réfléchir sur la dureté de ses expressions & la témérité de ses jugements.

Mon dessein étoit de sortir : je m'avançois vers la porte, quand la femme de chambre de Milady,



prévenant sa réponse, vint à moi, & m'arrêtant, me dit: prenez garde, Miss, prenez garde vous-même à vos expressions. Vous devez vous montrer plus respectueuse. C'est Milady, Duchesse de Rutland, devant qui vous êtes.

Milady Rutland! répétau-je, en tombant sur un siege & respirant à peine. Dans l'instant je vis mon mariage découvert, la fortune de Sir James perdue, & tous ses projets détruits. Mais si j'étois connue, pourquoi m'avoit-on parlé de Milord Danby? C'est ce que je ne pouvois comprendre.

Il me semble, Miss, dit en riant la Duchesse, que mon nom vient de faire disparoître une grande partie de votre assurance. Je le conçois, ma visite ne vous est agréable à aucun titre. Cependant, comme, en allant voir Mistrifs Roberts, un caprice, où l'amour ni la jalousie n'ont point de part, m'a portée à entrer ici, je vous conseille de bannir vo-

tre inquiétude. Je ne troublerai point la douceur d'une union qui me paroît vous plaire. Je serois bien fâchée de chagriner James. Il doit vous l'avoir dit ; nos conventions ne lui imposent pas la moindre contrainte.

Ces mots redoublèrent mon embarras. Elle parloit de mon union avec Sir James , & venoit de me faire entendre qu'elle me croyoit maîtresse de Milord Danby. Je gardois un profond silence, & me perdois dans la confusion de mes idées.

○ Pourquoi baisser les yeux , vous taire, me dit-elle, quelle enfance ? d'où vient ce trouble, cette rougeur ? rassurez-vous. Milord Danby est à Tunbridge, n'est-ce pas ? J'y vais, je l'y verrai, & je vous promets de lui faire un compliment très-sincere sur le bonheur qu'il a de posséder la plus jolie créature d'Angleterre.

Ce trait perça mon cœur, & me



rendit la force de parler. Oserois-je vous demander, Madame, lui dis-je, si cette raillerie n'est point trop cruelle? Que vous ai-je fait pour me traiter si durement? Sir James a pu manquer aux égards qu'il vous devoit, il a montré sans doute une légéreté blâmable. Mais s'il reconnoît mal vos bontés, en quoi suis-je criminelle? Vous m'accusez d'un commerce honteux avec Milord Danby, & pourtant vous paroissez instruite du nœud qui me lie à Sir James Huntley. Ai-je mérité d'être humiliée à cet excès? Etoit-ce à moi à demander votre aveu? Hélas! quand une suite d'événements malheureux me fit céder aux desirs, à l'empressement de Sir James, j'ignorois les engagements qu'il avoit pris avec vous.

Y pensez-vous, Miss, dit la Duchesse? votre physionomie ne m'annonçoit pas tant d'audace; osez-vous bien me parler ainsi! mais pourquoi séparez-vous James

& Milord Danby ? Assurément vous n'ignorez pas que Sir James Huntley, devenu Comte Danby en mépousant... Qu'entends-je, m'écriai-je, en vous épousant ! Sir James Huntley est Milord Danby ! il est marié ! il l'étoit donc.... ah Dieu ! Ma voix s'éteignit, un froid mortel glaça mon cœur, & je tombai sans connoissance aux pieds de Milady.

Au cri perçant que j'avois jetté, Lidy & mes femmes étoient accourues, elles s'empresferent de me secourir. En ouvrant les yeux, je vis Lidy toute en pleurs auprès de moi ; je passai mes bras autour d'elle, & penchant ma tête sur son sein : je suis trahie, perdue, déshonorée, lui croiois-je, sans m'embarasser si d'autres m'entendoient ; victime des adroites intrigues d'un vil imposteur, le seul bien qui me restoit m'est cruellement ravi. O ma chere Lidy ! emmenez-moi, cachez-moi, c'est à présent que je suis vraiment



pauvre, vraiment dénuée de tout: ô Lady Sara! ô ma mere! votre terrible prédiction est accomplie, la misere & la honte sont le partage, l'unique partage de la malheureuse Jenny.

Milady Rutland, étonnée de l'état où elle me voyoit, ordonna à Lidy de faire retirer mes femmes; elle vint s'asseoir sur le sofa où l'on m'avoit couchée: quoi, Miss, me dit-elle, seroit-il possible qu'abusée par de vaines promesses, vous eussiez conçu l'espérance d'être un jour la femme de Milord Danby? A-t-il pu s'abaisser à feindre pour vous séduire?... Mais comment? par quel art vous auroit-il caché un mariage célébré à Londres, à Saint-James, en présence du Roi, de toute la Cour? Viviez-vous loin de la Capitale? Depuis quand, dans quels lieux avez-vous connu Milord? Qui êtes-vous?

Je ne suis rien, Madame, lui dis-je; telle qu'une plante arrachée

de la terre, négligée comme inutile, on peut me fouler aux pieds sans craindre qu'ils'élève une seule voix pour prendre ma défense.

La Duchesse attendrie, daigna me tendre sa main & ferrer doucement la mienne. Levez les yeux, mon aimable fille, regardez-moi, me dit-elle avec bonté. Osez me parler. Vous ne savez pas combien je suis portée vers l'indulgence. Une douleur si vive, si naturelle, me pénètre. Soyez sincère. Je puis devenir votre amie, votre protectrice. Vous m'intéressez. Je commence à vous excuser. Vous êtes jeune, Milord Danby est aimable, il vous a plu; le sentiment prépare à la confiance. Mais comment est-il parvenu à vous en imposer, quelles sont ces *intrigues adroites* que vous lui reprochez?

Ni l'amour, ni l'imprudence, n'ont causé mon malheur, m'écriai-je: On ne m'a point séduite; on m'a trompée, Madame, indigne-

ment trompée ! c'est par une cérémonie sainte, des serments sacrés, qu'un inhumain s'est joué de l'honneur, de la vérité, du Ciel même, pour acquérir des droits sur une innocente créature, pour ajouter l'infamie à sa misère, pour lui ravir bien plus que la fortune contraire ne lui avoit enlevé.

La Duchesse fit un mouvement de surprise, se leva; ordonna à sa femme de chambre d'aller l'attendre chez Miss Roberts; rêva, se promena avec assez de vivacité, & revenant à moi: songez-vous bien, Miss, medit-elle, à ce que vous voulez me faire entendre? *Des serments sacrés! Une cérémonie sainte!* Comment expliquer ces étranges discours? Je le vois; la douleur vous égare. Calmez vos sens trop agités; revenez à vous-même; cessez de me craindre. Une folle passion ne m'attache point à Milord Danby. Ma curiosité vient de changer d'objet. La tendre compassion que vous

m'inspirez , l'excite seule en ce moment. Parlez , ma chere enfant , découvrez-moi tous vos secrets. Encore une fois , qui êtes-vous ?

Je l'ai déjà dit à Milady , repris-je , je ne suis rien. Issue de deux grandes maisons , je me trouve sans parents , sans amis , isolée & inconnue. Elevée avec la certitude d'une fortune honnête , ma misere est extrême. Mariée à un homme noble & riche , je n'ai point d'époux. Vertueuse au fond de mon cœur , je me vois dans la classe des femmes méprisables , dont l'intérêt ou la vanité ont étouffé les principes ; & tombant à genoux , les yeux & les mains élevés vers le Ciel : Dieu juste ! Dieu puissant ! m'écriai-je , témoin de mon innocence , de la douleur qui m'opresse , entends ma voix ! exauce ma fervente priere ! ouvre-moi ton sein paternel ! daigne , ô mon Dieu , daigne me recevoir dans ta miséricorde , avant que le mur-

mure & la plainte me rendent coupable devant toi!

Milady laissa couler quelques larmes, aida avec bonté à me relever, & s'adressant à Lidy : Que cette jeune infortunée me touche, lui dit-elle ! Vous paroissez avoir sa confiance, expliquez-moi ce langage qui m'étonne : elle est mariée, & n'a point d'époux ! Quel est donc ce mari distingué.... Assurément ce ne peut être.... J'espère que ce n'est point.... Elle s'arrêta.

Sir James Huntley est le seul homme que le malheur de Miss Jenny approcha d'elle, Madame, répondit cette fille; elle n'en connoît point d'autre.

Quoi s'écria la Duchesse, c'est lui, c'est Milord Danby, qu'elle accuse.... se pourroit-il.... mariée! comment, où, depuis quand, en quel lieu, quelles preuves?... Je n'en ai point, Madame, interrompis-je. Une triste obscurité est répandue sur tout ce qui me concerne.

Alors m'efforçant de parler, m'arrêtant mille fois, entremêlant de pleurs, de cris, de gémissements ces humiliants détails, je lui fis un récit succint & vrai de ma naissance, de mon éducation, de ma ruine; événement fatal, qui m'avoit conduite à recevoir avec reconnoissance la main d'un lâche trompeur, assez adroit pour m'engager au secret par une confiance, dont rien ne pouvoit me faire pressentir la fausseté. Afin de convaincre Milady qu'aucune foiblesse n'étoit entrée dans ma crédulité, je lui montrai les deux lettres que je venois de recevoir de Sir James. Il s'y plaignoit par-tout de mon peu de tendresse, & me reprochoit d'accorder beaucoup au devoir & rien à l'amour.

La Duchesse m'écouta avec une extrême attention, lut les lettres, leva les yeux au Ciel, soupira, & joignant ses mains: Dans quels égarements, dit-elle, d'impétueuses pas-

sions peuvent-elles nous conduire! quel heureux naturel, quelle noble créature a renoncé à l'honneur, à l'humanité, pour satisfaire une folle ardeur, se procurer un plaisir momentané, plaisir vif, peut-être, mais que le reproche de son cœur doit mêler d'amertume! Elle parcourut encore les lettres, en répéta les expressions les plus tendres. Que les hommes sont inconséquents & cruels, s'écria-t-elle! Ils aiment, disent-ils! Tromper l'objet de ses desirs, lui préparer de longs regrets, l'avilir, le livrer à la douleur, à la honte, est-ce aimer? Eh, que feroient-ils donc, s'ils haïssent?

Un assez long silence succéda à ses réflexions; se rapprochant ensuite de moi, prenant mes mains, les ferrant dans les siennes: pleurez, chere Miss, pleurez, me dit-elle, mais ne rougissez plus. Vous êtes malheureuse, Milord Danby est criminel, il est bien plus à plaindre

que vous ! tout ce qu'il vous a dit est exactement vrai , à l'exception de ses feints engagements avec Lady Betsey d'Arran , sa parente & la mienne. Je n'ai point de niece. Le Comte de Sommerfet mon frere mourut il y a vingt ans , sans avoir été marié. Ne pouvant disposer d'une grande partie de ma fortune , sans contracter un second mariage , je m'y déterminai pour assurer un fort brillant à Sir James. Il méritoit alors l'intérêt que je prenois à son bonheur. En quittant Bristol , je vins à Londres , & l'y conduisis avec moi. A ma sollicitation , le Roi daigna l'admettre parmi les grands Officiers de la Couronne , lui accorda le titre de Comte Danby , & la Chambre haute le reçut au nombre des Pairs du Royaume. Un Mariage si disproportionné pour l'âge & la fortune , n'excita les railleries de personne. Mes motifs étoient connus. On me vit avec plaisir relever la maison d'Huntley , rendre



son premier lustre à une ancienne famille, & réparer l'injustice d'une mere dont on blâmoit la conduite. Mais comme la générosité seule m'avoit portée à former ce lien, je ne pris point un maître en prenant un époux. Milord Danby acquit des droits sur ma fortune, sans en acquérir sur ma personne. Je continuai de vivre indépendante, & n'exigeai de lui qu'une conduite capable de justifier mon amitié & la démarche où elle venoit de m'engager.

Rien ne m'intéresse donc ici, ajouta-t-elle, que l'honneur de Milord Danby & votre infortune. Je me reproche d'avoir cédé à une fantaisie excitée par les lettres de Bribget, cette femme venue de ma part chez Misrifs Roberts. J'ai voulu connoître si une maîtresse cachée avec tant de précaution, traitée avec tant d'égards, & visitée avec tant d'exaëtitude, méritoit d'occuper le cœur d'un homme que je croyois

croyois sensible & délicat. J'ai pénétré le secret de Milord Danby, détruit votre erreur, & troublé ma tranquillité. Notre commune ignorance étoit un bien pour toutes deux. Vous viviez contente, & je ne savois pas que Milord Danby avoit cessé de se montrer digne de mon estime.

La Duchesse se fit encore raconter les particularités de mon mariage. Lidy satisfit à toutes ses questions ; mes larmes ne me laissant pas la liberté de parler : cessez de pleurer, de gémir, me dit Milady, d'un ton caressant. Répondez-moi, mon aimable fille ; quels sont à présent vos desseins, à quel parti voulez-vous vous fixer ? Vous n'avez aucune preuve de l'horrible trahison qui vous mit dans les bras de Milord Danby : vous ne connoissez point les malheureux qui se sont prêtés à votre perte ; eh ! quand vous pourriez les découvrir, quel droit vous seroit-il per-

Partie II.

I

mis de réclamer? Un premier engagement annulleroit le second. Forcée d'accepter un foible dédommagement accordé par la Loi, Loi que l'injustice interprete souvent au gré du riche & de l'homme puissant, vous ajouteriez à votre triste aventure la honte d'un éclat plus humiliant que le malheur même. Je ne doute point de votre bonne foi, je vous crois trompée, & vous vois à plaindre; vous m'intéressez vivement. Osez vous livrer toute entiere aux soins de la femme de Milord Danby. Je vous offre un asyle, ma protection, mes secours, mon amitié; venez ma chere enfant, jettez-vous dans mes bras: ils furent toujours ouverts à l'innocence opprimée.

A ces mots, un mouvement rapide & tendre ranima mon ame abattue. Je me précipitai au pied de la Duchesse, je faillis ses mains; & les baignant de mes larmes: quoi, c'est vous Madame! quoi,

c'est vous! répétois-je, qui daignez me plaindre, me protéger, m'offrir un asyle; vous! dont je n'attendois, dont je n'avois droit d'attendre que de la haine & du mépris, vous me recevez dans vos bras, votre cœur généreux s'ouvre aux gémissements d'une malheureuse orpheline, vous pleurez sur moi; vous Madame! ah, puisse le Ciel m'acquitter & vous récompenser! Le dernier vœu d'une infortunée est pour le bonheur de Milady Rutland.

Elle me ferra contre son sein. Chere Miss, vous consentez donc me dit-elle, à quitter ce lieu, à venir à Londres avec moi? Ah! je vous suivrai Madame, repris-je, je vous obéirai. Ordonnez de mon sort. Hélas, si prête à le voir terminer par la douleur, je sens avec regret qu'il ne me restera pas assez de temps pour vous prouver ma reconnoissance.

Hâtez-vous, dit Milady Rutland



à Lidy ; rassemblez promptement les effets les plus précieux de Miss Jenny.... Jene veux rien, interrompis-je, avec vivacité. O que jamais les dons de ce vil imposteur.... Pardon, Milady , il est votre époux , votre parent, mais il est aussi le plus lâche.... Ah! tout mon respect pour vous , peut-il contenir les expressions d'un si juste ressentiment!

J'étois encore à genoux , la tête appuyée sur Milady. Elle me releva, m'embrassa , s'avança vers Lidy, lui parla , fit appeller Bridget , & demanda ses gens. Mon premier dessein étoit de partir avec vous , me dit-elle ; mais je me souviens de Mistriss Roberts : j'affligerois cette pauvre femme, si je m'en allois sans la voir. Je vais lui faire une courte visite. Vous, ma chere , vous irez à Londres , accompagnée de cette fille que vous aimez. Bridget vous y suivra. Elle vous conduira chez une Dame où vous me reverrez dans deux heures. Retenez vos lar-

mes, calmez votre cœur, comptez sur mon amitié, sur mes plus tendres égards. Que cette cruelle aventure ne vous dégrade point à vos propres yeux. Elle est le crime d'un autre.

Pénétrée de tant de bontés, j'allois répondre quand Bridget parut. La Duchesse me fit signe de me taire. Une étrange méprise, une ressemblance de noms, m'a rendu très-injuste, lui dit-elle. Je viens de découvrir dans Miss Jenny, une fille de qualité dont, malgré l'apparence, les mœurs sont irréprochables. On s'est trompé. Je fais tout. Je vous charge de la conduire chez Mistress Morice. Mon carrosse l'y menera. Je me servirai du sien pour m'y rendre. Montrez à Miss de l'attention & du respect, recommandez-la de ma part à Mistress Morice. Qu'elle soit traitée comme moi-même. Alors Milady me prit par la main, descendit avec moi, m'embrassa devant tous ses

gens, leur donna ses ordres d'un air riant & satisfait. Je montai dans la voiture; Lidy & Bridget se placèrent vis-à-vis de moi, & le carrosse, escorté de deux valets à cheval, prit la route de Londres.

La présence de Bridget me contraignoit; je n'osois lever les yeux sur Lidy, dans la crainte de me livrer aux mouvements d'un cœur rempli d'amertume; je les baïffois, j'étouffois mes soupirs, & m'efforçois de retenir mes larmes. Nous avançons en gardant un morne silence, quand, à deux cents pas de Londres, une caleche, qui alloit très-vîte, nous rencontra. Je ne la vis point; mais une voix se fit entendre, cria d'arrêter. Le son de cette voix trop connue me fit d'effroi. Les gens de Milady obéirent. Pouvoient-ils s'en dispenser? C'étoit l'époux de leur maîtresse, c'étoit Milord Danby, qui, croyant trouver la Duchesse dans son carrosse, s'approchoit pour lui parler.

Il l'attendoit le lendemain au soir à Tumbridge; n'ayant jamais imaginé qu'elle connût Mittrifs Roberts, il étoit fort éloigné de craindre sa rencontre sur un chemin où elle ne devoit point passer. Il venoit à Iffington, avec le dessein d'en repartir le jour suivant. Apercevant les livrées de la Duchesse, & se trouvant trop près de son carrosse pour éviter d'être vu d'elle ou de ses gens, il avoit pris le parti d'arrêter, de descendre, sacrifiant à regret le plaisir qu'il se promettoit à Iffington, au soin de cacher sa conduite, & de remplir un devoir indispensable.

Fin de la Seconde Partie.

